

LA JEUNESSE OUVRIÈRE

5c

Vol. VII — Nos 5-6 — Jan.-Fév. 1939

JOURNAL JOCISTE

Organe mensuel de la J.O.C.



Sa Sainteté le Pape Pie XI

Un chef

Au début d'une nouvelle année, il est encore dans l'ordre d'examiner à la lumière des faits et gestes, les conséquences et les résultats dus aux actes posés au cours de l'année qui vient de s'écouler.

Un fait à dégager et qui a dominé l'année toute entière, pour se terminer dans un atmosphère inquiétante, est bien ce racisme exagéré et dangereux, qui s'est infiltré dans l'esprit des peuples, au point de leur faire presque oublier leurs responsabilités D'HOMME.

L'année qui vient de s'écouler à tenu en haleine des peuples entiers et surtout les diplomates qui ont dû rivaliser de ruse et d'astuce pour écarter du monde le spectre de la guerre qui planait sur nos têtes.

L'amour de la race a-t-on dit, est sacré. Ils ont raison, et nous le croyons autant qu'eux. Là où ils ont tort, c'est que l'amour de la race telle qu'envisagée par eux, n'est pas de l'Amour, mais de l'orgueil, n'est pas de l'Amour mais de l'égoïsme. Et tout ceci conduit inévitablement, lentement peut-être parce que le peuple est tellement peu libre, mais sûrement, à l'anarchie, au déraisonnement, au jugement vil et bas et tout à fait illogique et contraire à ce que l'on pensait antérieurement. Ainsi par exemple, quand on est dictateur ou autre chose, et que l'on vient affirmer à la population sa détermination de plier la destinée à sa propre volonté, voilà un blasphème qui pourrait coûter cher à celui qui s'en est rendu coupable. Autre exemple, quand un dictateur ou autre chose, veut établir et obliger les citoyens d'un pays, à professer telle religion que ce même monsieur croit bon d'établir en vue de s'en faire connaître comme dieu, voilà une autre chose qui pourrait coûter cher à cet individu... qui évidemment "travaille" uniquement pour son

(la suite en troisième page)

SOMMAIRE

Il nous faut des hommes nouveaux
(lire en page 3)

Je suis la petite ouvrière
(lire en page 5)

Si le père Adam revenait
(lire en page 7)

La J.O.C. sème la joie chez les pauvres et les malheureux
(lire en page 8-9)

Ce que sera notre foyer
(lire en page 10)

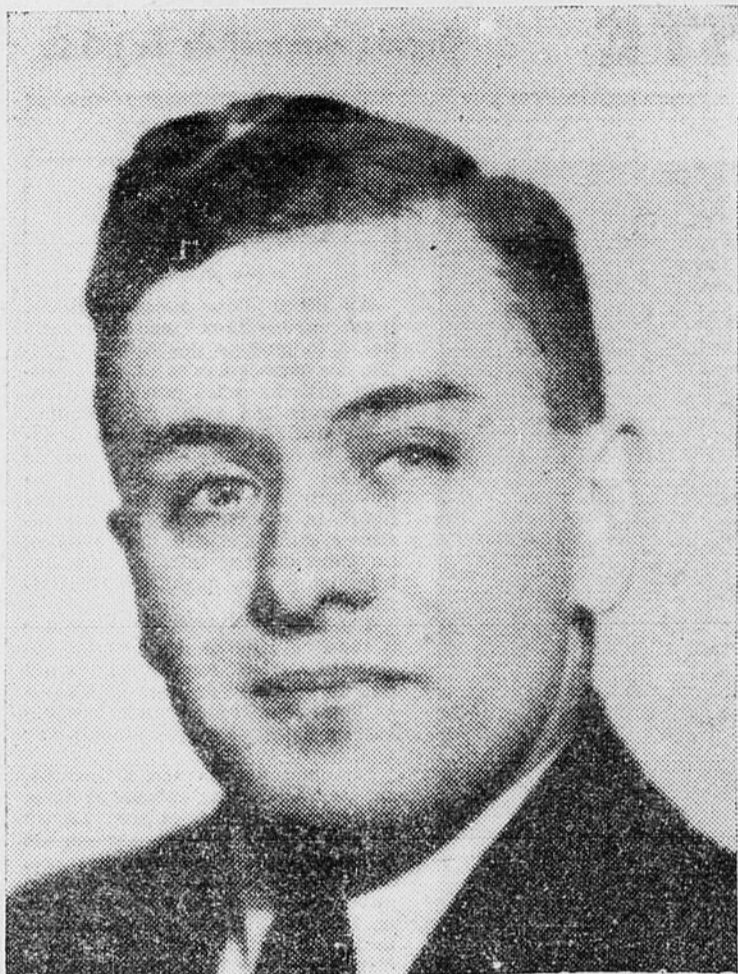
Une opinion sur les jeunes de chez-nous
(lire en page 11)

Un enfant qui pleure (Roman complet)
(lire en page 12)

Comment se fabrique une chaussure
(lire en page 13)

Mes souvenirs d'usine
(lire en page 14)

Appel pour le 2ème Congrès Général de la JOC à Montréal, en juillet 1939



Gaston Sylvain, secrétaire général, qui vient de remplacer Julien White, nommé administrateur de "Loisirs".

A la Jeunesse Ouvrière de tous le pays,

Comme il a déjà été annoncé dans notre journal "La Jeunesse Ouvrière" numéro SPECIAL de décembre 1938. Au mois de juillet 1939 aura lieu à Montréal notre DEUXIEME CONGRES GENERAL.

Je viens donc au nom de la J.O.C., inviter toutes les jeunes ouvriers et ouvrières, en un mot toute la jeunesse et toute la classe ouvrière.

Notre CONGRES n'est pas le congrès uniquement des membres de notre mouvement mais aussi celui de toute la jeunesse ouvrière du pays. Il est donc entendu que tous les jeunes ouvriers et ouvrières, jocistes ou non, peuvent s'inscrire et participer au congrès de la J.O.C. qui est LEUR congrès.

C'est un devoir tant social que chrétien que de s'unir, s'entr'aider afin que demain les conditions et la situation faites à la jeunesse ouvrière, deviennent normales et cet heureux jour, non seulement la classe ouvrière en profitera mais aussi toutes les classes de la société. A partir de ce jour

le monde ira mieux parce que toutes les classes de la société, auront mieux compris leurs devoirs respectifs, et travailleront ensemble à la restauration de tout ce qui nuit à la bonne entente de la grande famille qu'est la société.

Voilà ce que la J.O.C. désire ! Voilà ce que prêche la doctrine Sociale de l'Eglise ! Et voilà aussi ce que veut l'Eglise !!! **"De la JUSTICE SOCIALE"**.

Pour terminer j'invite de nouveau toute la jeunesse du pays à notre Congrès de juillet prochain ! Et en attendant cet événement la J.O.C. continuera sa marche triomphale, en bâtissant une jeunesse nouvelle, une jeunesse joyeuse, une jeunesse forte parce qu'elle sait travailler dans la joie malgré tous les obstacles qu'elle rencontre et rencontrera. Donc jeunesse ouvrière de tout le pays, la J.O.C. t'attend au Congrès qu'elle organise pour toi et pour le plus grand bien de tous tes frères !

Gaston SYLVAIN
Secrétaire-Général

Cher jociste,

Je profite de cette occasion magnifique pour saluer tous ceux et toutes celles qui ont crû en la J.O.C.

Il n'est certainement pas de meilleur temps qu'au début d'une nouvelle année pour vous redire, chers jocistes, de nous continuer votre appui et collaboration. Déjà, en plusieurs occasions nous avons laissé entrevoir le triomphe en perspective pour juillet prochain.

Inutile de vous dire que nous comptons énormément sur le dévouement et la collaboration de toutes les bonnes volontés

Le deuxième congrès général de la J.O.C. s'en vient. C'est notre Congrès que nous préparons. C'est le congrès de la classe ouvrière. Une fois de plus nous devons prouver à la jeunesse ouvrière combien elle est organisée. Pour réussir ce tour de force en perspective, commençons immédiatement. Que chacun et chacune réalise bien que le succès de ce

congrès dépend d'eux-même. Avec tous ceux qui ont eu le bonheur de voir le premier congrès et parce que nous avons vu avec quelle générosité chacun s'était donné au service de la classe ouvrière, à cause de cela, nous sommes parfaitement rassurés de voir encore une fois tout le monde, faire l'effort individuel pour que rien ne compromette le succès de ce congrès. Nous sommes un mouvement de masse et la masse à remuer demande une sage discipline de la part des chefs et également des membres. Rappelons-nous cette phrase : "La J.O.C. c'est Moi." La Jeunesse Nouvelle c'est Nous. Elle sera belle cette jeunesse dans la mesure où elle sera forte. Le chômage, la misère et toutes les détresses dont elle souffre serviront à la grandir si elle sait être courageuse et énergique. Sachons être chacun d'entre-nous ce que nous devons être et paraître, afin qu'en nous et par nous on voit toujours une J.O.C. organisée.

Emile RICHARD
Propagandiste-général



Emile Richard, propagandiste général.

Il nous faut des hommes nouveaux!

Que faut-il pour relever la classe ouvrière?

Une organisation puissante capable de dresser des cahiers de revendications?... un mouvement.

Certes, ce sont là des leviers indispensables dont, à la J.O.C., nous connaissons toute l'importance. Si nous luttons sans répit pour grouper les forces éparses des jeunes travailleurs c'est parce que nous sommes convaincus que rien ne pourra réussir sans l'union et sans la discipline.

• • •

Cependant quelle que soit l'étendue d'une organisation, son action dépend, et dépend uniquement de l'activité déployée chaque jour par ceux qui la composent.

Il ne suffit pas de donner ton adhésion à notre mouvement et d'attendre avec plus ou moins de confiance le triomphe de la justice et de la fraternité.

Nous voulons arracher la classe ouvrière à l'étreinte du matérialisme: nous voulons que l'usine, l'atelier, la vie tout entière ne pèsent plus comme un fardeau écrasant sur les épaules du travailleur; nous voulons que dans le plus humble des manoeuvres on reconnaisse l'homme, le frère du Christ dont l'âme et la conscience ont besoin de s'épanouir et de s'enrichir sans cesse.

Fort bien! Tu es d'accord avec nous...

Mais alors pour réaliser cet idéal, te contenteras-tu, toi, simple membre de la J.O.C., d'applaudir aux initiatives d'une poignée de militants?

• • •

Non! cent fois non!
Car ce n'est pas la J.O.C. — société anonyme de jeunes travail-

leurs — qui sauvera la Jeunesse Ouvrière... ce sont les jocistes!

Ce disant nous ne jouons pas sur les mots, camarade.

Nous te rappelons simplement que notre organisation par fédé-

il pas de devenir un homme de métier?

Travaille de tout ton coeur à ta formation professionnelle. Nous serons de nos mains calleuses dans la mesure où nous serons des



par sections et par services ne servira de rien si tu ne mènes pas autour de toi une action personnelle, une action jociste de tous les instants!

• • •

Et d'abord à l'atelier.
Ton premier devoir jociste n'est-

travailleurs conscients de la valeur de notre ouvrage. Un jociste qui néglige son apprentissage renie pour ainsi dire ses frères... C'est un poids lourd qui freine la montée de la jeunesse ouvrière vers la fierté et la joie au travail.

Action jociste également, l'exemple de probité et de loyauté que tu ne dois jamais manquer de donner à tes compagnons. Il est des habitudes de gratte et de coulage qui sont passées dans les moeurs. Est-ce une raison pour les perpétuer? Si nous désirons relever la classe ouvrière il importe de remettre par-

8.—A été aidé pour apprendre son travail par de jeunes apprentis ayant déjà l'expérience et les connaissances d'une ou deux années.

L'on remarquera que nous n'avons pas groupé que des déclarations pessimistes. Quand nos jocistes sont bien traités, ils le disent aussi nettement que leurs compagnons moins favorisés.

* * *

Et maintenant, serait-il quand même si difficile pour un brigadier, pour un contremaître, pour des ouvriers expérimentés de mettre avec bonté et clarté, un jeune au courant du travail pour lequel il a été embauché?

Et les patrons ne consentiront-ils pas une bonne fois à mieux se rendre compte de la situation exacte de leur atelier.

Maintenir le régime actuel, c'est encourager le "je m'en f..." du travail.

ARTHUR.

tout en honneur les solides qualités morales qui firent la gloire des anciennes corporations.

Action jociste encore la lutte contre la grossièreté sous toutes ses formes. Les gravures obscènes qui circulent dans certains ateliers, les inscriptions ordurières, la déprédation stupide des installations sanitaires jettent le discrédit sur les travailleurs. Ne crains pas de le répéter autour de toi. Et sans crainte des quolibets efforce-toi de faire comprendre que le meilleur moyen de saboter nos revendications c'est d'étouffer ainsi peu à peu la dignité ouvrière.

• • •

Est-ce là toute l'action Jociste à l'atelier?

Tu sais bien que non, camarade. Nous aussi nous avons un programme revendicatif. Tous les jours la J.O.C. intervient en tant que mouvement représentatif de la jeunesse ouvrière pour défendre nos légitimes intérêts matériels.

Que l'on cite à cet égard un mouvement dont le bilan soit aussi riche que le nôtre de réalisations et de services pratiques?

Néanmoins nous tirons autant de fierté des conquêtes de cet ordre, que des victoires morales remportées chaque jour par les jocistes sur eux-mêmes.

Pour faire une classe ouvrière plus belle il faut préparer des hommes nouveaux!

Jeune Travailleur c'est à cette tâche que la J.O.C. te convie. Donne-lui ta bonne volonté, ton enthousiasme et ton courage... elle t'aidera alors avec son organisation, sa discipline et son amitié à faire régner sur le monde du travail l'idéal que le Charpentier de Nazareth est venu révéler aux hommes.

Pendant les repas

Les repas réunissent autour de la table les membres de la famille que les obligations de la vie séparent pendant une grande partie de la journée. Nous n'avons pas le droit d'oublier qu'il ne faut, sous aucun prétexte, troubler l'atmosphère d'harmonie ni la joie de cette réunion.

Renonçons à exprimer notre ennui et notre mauvaise humeur, même si des contrariétés justifient un tel état d'esprit.

Et surtout, ne choisissons pas cet instant pour examiner les bulletins des enfants, afin de ne pas courir le risque de devoir réprimander et punir.

Un chef

(suite de la première page)

"cher" peuple? Le racisme est pur et nécessaire à condition qu'il dirige sincèrement son action pour la gloire de Dieu, l'unique Dieu de tous.

Mais assez de tout cela, et parlons plutôt, cela sera plus reposant, de ce vénérable vieillard, de ce "miracle man" dirait les Anglais, au milieu de cette terrible tempête, maintes et maintes fois semblant être terrassé par cette maladie qui a failli nous l'enlever, il est resté debout au milieu de tout cela!

Sa Sainteté Pie XI est vraiment le Chef de l'heure, et la religion Catholique peut être fière et honorer de l'avoir pour Père et Chef.

Pour briser ce tumulte croissant de la haine que l'on semait presque avec volupté, le Père des chrétiens à Lui aussi élevé la voix, pour prêcher la Charité, la Justice et l'Amour.

Ça été un moment vraiment pathétique et solennel, que cet ordre du Père de l'Eglise à ses enfants chéris: "Nous demandons de prier pour la Paix". Jamais un ordre, venu d'un pareil chef, n'a été aussi religieusement suivi. Unis dans un même idéal, tous les fidèles de la terre, ont obéi avec enthousiasme au Chef commun.

Pie XI est un Chef, Un Vrai, et Il est NOTRE Chef. Nous en sommes fiers, et nous demandons à Dieu de nous le conserver encore longtemps, parce que nous sommes convaincus que les puissances du mal ne prévaudront rien contre Lui.

RANDOM.

Notre dignité ouvrière

Au cercle d'étude, un camarade rapporte ce fait:

"Dans la maison où je travaille, nous devons pour faire des mélanges utiliser de l'acide contenu dans de grandes bonbonnes.

Cet acide est si corrosif qu'une seule goutte tombée sur la main brûle la peau.

Il existe pour soutirer des liquides dangereux des appareils spéciaux. Mais chez nous les ouvriers se servent de syphons ordinaires qui s'amorcent à la bouche. Si l'un d'eux respirait trop fort le liquide monterait jusqu'à la bouche et la brûlerait. Et cela se fait tous les jours."

Lorsque le travailleur est considéré comme un rouage matériel de l'entreprise sa dignité d'homme et de chrétien n'est pas respectée. La J. O. C. désire que le jeune travailleur se respecte lui-même et soit respecté.

Le Chef d'Equipe.

Quelques ennemis du bon travail

Les jocistes, soit apprentis, soit demi-ouvriers, se plaignent de la difficulté qu'ils rencontrent au cours de leur apprentissage pour être mis au courant de leur travail.

Voici les dépositions de plusieurs jocistes d'une section:

1.—A son entrée au travail, il n'eut comme compagnons que des adultes. Ceux-ci, la plupart du temps, le laissèrent tirer son plan et se contentèrent de lui reprocher quelques petites gaffes qu'il fit.

2.—Il dut tirer son plan dès son entrée au travail. Cependant la besogne qu'il avait n'étant ni trop difficile ni trop grande, il avait certains moments libres qu'il occupait à regarder travailler un adulte. Ce qui fit qu'au départ d'un ancien employé spécialisé, il fut choisi par les patrons pour le remplacer, grâce aux connaissances qu'il avait acquises.

3.—Est seul apprenti-boulangier chez son patron qui fut pour lui un très bon instructeur.

4.—Engagé en qualité d'employé débutant dut également se tirer d'affaire et ne reçut jamais aucune aide de ses collègues.

5.—Est seul employé chez son patron. Ce dernier le mit parfaitement au courant dès le premier jour, puis par après le laissa se débrouiller.

6.—A reçu une très bonne instruction professionnelle des adultes qui travaillent avec lui. Mais maintenant, étant occupé à une besogne assez spécialisée, est seul, à l'atelier, capable de la faire. Il ne peut donc être aidé par ses compagnons.

Il s'est perfectionné seul à ce nouveau travail et peut maintenant se considérer comme ouvrier qualifié.

7.—Remarque qu'il reçoit plus souvent l'aide de jeunes que celle de vieux ouvriers. Pourtant, il arrive que ceux-ci lui montrent leur travail bien réussi et lui expliquent la manière dont ils s'y sont pris pour le faire.

Exigez de votre fournisseur les produits alimentaires de qualité supérieure

LA BELLE FERMIERE

SAUCISSES — JAMBONS — BACON, ETC.

N. Bourassa, Limitée, Montréal.

Hon. Albiny PAQUETTE MINISTRE DU SECRETARIAT de la province de Québec Jean BRUCHESI Sous-ministre

LES ÉCOLES D'ARTS ET MÉTIERS

COURS DU JOUR ET DU SOIR

SECTION DES ARTS

Dessin à main levée Architecture
Modelage Peinture Solfège

SECTION DES METIERS

Dessin Industriel Mécanique
Electricité Mathématiques
Menuiserie Soudure
Peinture du bâtiment Coupe de vêtement

Ecoles dans les principaux centres de la province.

Pour renseignements s'adresser au directeur

59 ouest, rue Saint-Jacques

Téléphone: BELair 2374

MONTREAL

LA JEUNESSE OUVRIÈRE

JOURNAL JOCISTE

ORGANE MENSUEL DE LA J.O.C.

(Mouvement spécialisé de l'A.C.J.C.)

1037 rue Saint-Denis, Montréal

Inscrit par l'«Illustration Nouvelle», 1124 Est, rue Marie-Anne, Montréal

Montréal, Janvier — Février 1939

La J.O.C. grande donneuse

Nous sommes toujours, nous de la classe ouvrière, à chercher des comparaisons et des explications à tout. Toucher du doigt les succès comme les insuccès afin d'avoir la preuve de tout. La J. O. C. qui est l'affaire de tous les jeunes ouvriers doit-elle, pour les satisfaire poser des actes concrets et fournir à ses membres les preuves qui par tempérament, ils exigent d'elle. Je ne sais pas si ceux qui ont un peu vieillissent sont posés, en face de cette J. O. C. des questions...

Comment arriver à satisfaire la jeunesse ouvrière? Les faits prouvent, les résultats montrent d'une façon évidente, que la méthode jociste répond pleinement à ce qu'on attendait d'elle. Que ceux qui sont inquiets de la jeunesse ouvrière veulent bien faire confiance à la J. O. C.

Elle doit donner, parce que le jeune ouvrier a de grands besoins. Besoins que lui ont créés la vie, les habitudes. Besoins nécessaires. Est-ce qu'il faudrait croire que c'est la J. O. C. qui doit directement tout donner?

Le croire serait prendre des responsabilités énormes et risquer de ne jamais arriver à satisfaire ces justes exigences. Alors le but de la J. O. C. n'est pas de tout donner, mais de préparer les jeunes à recevoir. Recevoir c'est ce que l'on sait le moins. Combien de fois avons-nous eu le bonheur tout prêt, la chance était pour nous.

Et voilà que l'on regarde cela avec indifférence, comme si c'était rien du tout. Il fallait pour prendre cela, faire un petit sacrifice, renoncer à un goût, à une habitude pour l'avenir on ne sait pas, on ne veut pas.

Et le désir de la classe ouvrière est-il ce qui lui va? La J. O. C. parce qu'elle est une partie de la classe ouvrière et une partie de l'Eglise, donne aux jeunes dont ils ont besoin, elle donne de façon pratique, après avoir fait désirer elle donne et donne généreusement.

Tous les jocistes ont reçu énormément. Les familles ont reçu, le pays a reçu, l'Eglise a reçu. Ils ont reçu avec joie. Recevoir une formation, faire l'apprentissage de la vie tout en étant très gaie, très de bonne humeur, voir le beau du bien, c'est la J. O. C. Elle donne du goût la J. O. C., elle fait apprécier les belles choses. Combien de jocistes disent n'avoir jamais admiré un coucher de soleil avant d'être jocistes. Combien de bonnes amitiés la J. O. C. donne, les jocistes savent tous les bons amis, tous les vrais amis qu'ils ont reçus. C'est sûrement le service le plus appréciable, service qui à lui seul transforme la vie. La J. O. C. donne de l'espérance, espérance réalisée chez certains, preuve évidente pour les autres. La J. O. C. c'est la confiance. Combien de pauvres rescapés lui doivent les moments heureux.

La J. O. C. elle est donneuse et elle remplira sa mission lorsqu'elle aura donné à tous. Comment comprendre qu'il y en a tellement même au sein de la J. O. C. qui ne savent pas recevoir. Les pauvres, ils font pitié. Ils sont aveugles volontaires, ces boîeux de fantaisie. On se demande pourquoi ne pas vouloir du bonheur. Est-ce qu'il est possible d'être intelligent sans comprendre, est-ce possible d'avoir de l'idéal sans apprécier le service Chrétien, social que la J. O. C. lui rend, rend à la société et à l'Eglise.

Non, ce n'est pas possible. Il faut que ceux qui ont compris, fassent comprendre les autres. Que les misérables se repentent, ils sont nécessaires pour prouver que Dieu reste le Maître de tout.

La J. O. C., elle ne se fatiguera pas de donner, parce que c'est sa mission. Belle chose que la J. O. C. Hâtons-nous de préparer les gens à recevoir.

GABY

Le Pain
"Vital Royal"
pour votre plaisir

Caron Vette
L.T.E.E.

AMherst 1714-3500

Jocistes et Membres de Loisirs

La Compagnie de Charbon OUIMET WILSON Limitée

CHARBON — HUILE A CHAUFFAGE

5126 AVENUE DU PARC

Tél. CRescent 3177

Aérodynamisme

En ces temps de progrès, on parle beaucoup d'aérodynamisme. Les différentes marques d'automobiles se font une concurrence acharnée à ce sujet. C'est à celle qui enfonce l'autre. Souvent, elles s'enfoncent les unes dans les autres, et cela fait un "bel accident" lorsqu'il y a des morts, et un petit fait divers, lorsqu'il n'y en a pas.

Mais l'aérodynamisme ne s'arrête pas aux autos. Les voitures d'enfants sont atteintes par la maladie. Les poupons qui les occupent deviendront sans doute des coureurs émérites, et c'est comme cela qu'on forme la jeunesse!

Il y a encore plus fort! On lance maintenant sur le marché des chapeaux et des pipes aérodynamiques. Ça vous renverse, et pourtant, c'est vrai! Gare à la vitesse des piétons. Il va falloir pour eux un code du trottoir... et pour nous, les jeunes, il y a également un danger! les jeunes filles modernes ne voudront plus que des fiancés au profil aérodynamique!

Et, maintenant, arrêtons. nos pensées sur un autre genre d'aérodynamisme. Avez-vous remarqué l'aérodynamisme de certains films, de certaines brochures qui pénètrent avec peu de résistance dans la mentalité des jeunes comme des plus âgés? Avez-vous remarqué l'aérodynamisme de certaines distractions qui prennent les jeunes tellement à fond qu'ils y laissent leur santé?

N'ont-ils pas atteint l'aérodynamisme intégral, ces jeunes gens, ces jeunes filles de 14-15 ans, qui courent les plaisirs et font du sport à l'excès, s'y abiment la santé et quelquefois en reviennent avec un bagage qui sera un lourd fardeau pour le restant de leurs jours?

Certains parents semblent n'avoir qu'une faible idée de leurs devoirs en laissant agir leurs enfants comme bon leur semble.

Certes, on fait des descentes de police, on punit les gamins et les gamines surpris dans des établissements qui ne sont pas faits pour eux—ni personne—, mais que fait-on pour prendre le mal à la racine, pour enrayer cet aérodynamisme des plaisirs malsains?

Si le monde continue, ce ne seront plus seulement les pipes et les chapeaux qui seront aérodynamiques, mais la mentalité même de l'homme qui pénétrera facilement dans toutes les formes du mal. Gare à l'aérodynamisme des consciences! Les faits divers nous apprennent qu'il existe déjà à une grande échelle et qu'il fait le désespoir des vérificateurs de comptes.

Jocistes, debout!

Luttons contre cet engourdissement des consciences. Luttons pour une classe ouvrière saine, physiquement et moralement.

Nous ne voulons pas passer pour des "arriérés" et des "navets", nous ne voulons plus être dupes d'un état de choses qui n'a que trop duré. "En avant, pour l'aérodynamisme du bien!"

L. B.

AUBAINES

Evangile "Faites-Ça"

Reliure de luxe doré sur tranche

\$1.00

"La Jeunesse Ouvrière"

Reliure de luxe

Série 1932 à 1937

\$5.00



"C'est gênant, tant de chandelles."
"Tu n'en tiendrais pas compte si c'était des Sweet Caporal."

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."



OSER-VOULOIR

C'est une jociste...

Elle a 15 ans, l'aspect très timide... elle travaille dans une chapellerie.

Dans son atelier il y a 40 ouvriers et ouvrières. C'est la crise, beaucoup saisissent ce prétexte pour ne pas faire un effort, quand une compagne est sans travail.

Depuis juillet cette jociste a placé 5 jocistes dans son usine.

Comment? il y en a qui quittent, d'autres ne conviennent pas, alors vite la jociste propose une de ses compagnes.

La petite jociste est irrésistible et elle veut bien ce qu'elle veut. Elles sont maintenant 8 jocistes, les 6 de la chapellerie et deux autres qui, chaque matin, s'en vont bras dessus, bras dessous.

Chaque jour 8 bérêts épinglés de 8 insignes passent dans la rue; la conversation est animée, préoccupée des intérêts de la J. O. C., des soeurs de travail.

Elles ne sont pas riches, leur salaire est si maigre, mais leurs coeurs sont riches d'idéal, de dévouement. Et cela c'est l'oeuvre d'une jociste, d'une jociste de 15 ans à l'aspect très timide, mais qui a osé, qui a voulu. Voilà au moins une "chic ouvrière" et une "chic jociste".

Tél. CALumet 5751

La Lithographie du St-Laurent

LITHOGRAPHIE — IMPRIMERIE

7501 Boulevard St-Laurent

MONTREAL

C. Lamond & Fils, Ltée

BIJOUTIERS

Insignes en Or, Argent, Aluminium,
Bagues pour Finissants,
Boutons pour Clubs ou Sociétés

Le seul autorisé à fabriquer les insignes jocistes
— No 44, folio 9339.

929, rue BLEURY, Montréal — MARquette 7769

Je suis la pauvre petite ouvrière

Oui, celle que vous voyez passer deux fois le jour, sans jamais la regarder. Je suis celle qui n'intéresse personne.

Je ne vais pas exhiber la dernière création de la toute dernière mode.

Je n'ai qu'un petit tailleur gris de l'année dernière, qui menace de me quitter avant que je ne le quitte. Les journaux ne donnent jamais ma photographie...

Mon papa est mort... mais je ne l'ai pas empoisonné. Je n'ai jamais eu de crapuleuses aventures... je suis donc sans intérêt.

Je vis avec ma vieille mère qui n'en peut plus. Nous habitons au sixième, sous la tuile, dans un chic quartier. Nous avons très froid l'hiver et nous cuisions l'été.

Nous ne mangeons pas tous les jours à notre faim.

Mais cela n'intéresse personne.

Je suis la petite ouvrière.

Mon père est mort, voilà bientôt cinq ans, des suites d'un accident de voiture. Il était camionneur - livreur d'une grosse maison canadienne.

Naturellement sa brusque disparition nous laissait sans ressources et sans moyens d'existence.

On aurait peut-être dû nous aider à vivre.

Il y avait des assurances qui devaient nous protéger, contre lesquelles nous avons dû nous défendre. Nous sommes-nous mal défendues? J'étais jeune... ma mère était accablée... on a décidé que mon père était mort par sa faute... qu'on ne nous devait rien, sinon un petit secours ridicule... et temporaire.

Nous avons fait, toutes les deux, quelques démarches, qui nous coûtaient tellement, devant des messieurs impres-

sionnants qui, eux, ne semblaient nullement émus de notre lamentable situation.

Et puis, les femmes ne sont pas encore électriques, n'est-ce pas...

Alors, en souvenir de ses longs services, on m'a offert

nous obligent à un travail supplémentaire. Naturellement, nous ne pouvons rien dire...

Les magasins demeurent ouverts pour les fêtes de Noël... de Pâques, de Pentecôte.



une place modeste, dans la grande maison qui employait mon père...

Je suis donc devenue la petite ouvrière.

On avait, à la maison, d'autres vues sur moi.

J'étais mal préparée à la vie que je mène.

Les parents veulent toujours, pour leurs enfants, quelque chose de mieux... qu'ils ne peuvent, hélas! pas souvent leur donner.

Je suis "à toutes mains" dans l'immense affaire: tantôt ici, tantôt là, où le travail presse. Je suis de tous les "coups de feu", de toutes les fêtes... que je passe dans l'arrière-magasin à préparer les doubles pour les vendeuses au fur et à mesure de la vente.

De fort belles dames nous demandent, assez souvent, des choses impossibles... et pressées, mille fantaisies aussi coûteuses qu'inutiles, qui

C'est partout la joie, le bonheur de vivre... ou la bienfaisante détente à la campagne...

Moi, même ces jours-là, je suis la petite ouvrière...

J'ai cru, l'autre jour, que quelqu'un s'intéressait à moi... et pas n'importe qui... mon puissant chef de service... Je rencontrais ses yeux assez souvent posés sur moi. Il venait voir mon travail, m'encourageait, me félicitait...; parlait d'augmenter mon salaire... Il avait bien connu mon père, etc...

Enfin, je n'étais plus un chien... ou le minuscule rouage anonyme d'une immense machine.

Je dis cela joyeusement à ma mère. A mon étonnement, elle ne partagea pas mon enthousiasme, et me pria même de me tenir sur mes gardes.

Mon chef, quoique marié, devint plus assidu et plus pressant, me fit un cadeau

que, tremblante, je n'osai refuser... puis une invitation que je déclinai...

Alors, j'ai désormais un ennemi implacable dans la place. Cet ennemi est un chef puissant... et je suis sa petite ouvrière.

Depuis, on a trouvé mon tailleur démodé, on a amusé la galerie à mes dépens. Il faudra désormais s'habiller à la mode pour faire honneur à la maison.

Mon travail n'est plus aussi soigné, paraît-il, bien que j'y apporte tout autant d'attention...

Pour la première fois, on a refusé plusieurs pièces que j'ai dû recommencer en fin de journée... Je remarque qu'on me donne tous les déchets de fournitures... et je sens constamment deux yeux malveillants toujours fixés sur moi.

Il y a pire encore. J'entends des rires étouffés, des bribes de conversations auxquelles prend part mon chef de service... et les garçons de rayons ont un drôle de rire quand je traverse le magasin.

M'étant absente l'autre jour un quart d'heure pour un essayage, j'ai trouvé, à mon retour, toutes mes affaires culbutées dans le plus grand désordre, et personne n'a jamais pu me renseigner sur les causes du désastre...

L'homme est un loup pour l'homme.

Les louves déchaînées et excitées sont plus cruelles encore...

Je gagne ma vie, péniblement comme elles... J'ai besoin de tout comme elles... il ferait si bon s'entraider, se soutenir.

Que pensez-vous d'employées ou d'ouvrières qui s'appliquent méchamment à massacrer l'existence d'une petite ouvrière?

Ma mère ne sait rien... A quoi bon? je continue la lutte toute seule, tout en sachant fort bien... ce qui pourrait m'assurer la paix... et même davantage. Mais je ne mange pas de ce pain-là. Je suis chrétienne, j'entends le demeurer. Lorsque le roulement de la machine me le permet, je vais chercher à l'église un peu de réconfort et beaucoup de courage.

Je garde le sourire pour ma mère, pour la clientèle élégante qui n'aime pas le personnel triste.

Je rêve quelquefois d'un foyer... d'un loyal compagnon demeuré chrétien, lui aussi, et propre, dans la moderne ambiance. Trouverai-je jamais?...

Je ne suis pas une poupée, je suis très... trop simplement mise... Les jeunes gens ont-ils des yeux pour moi?

J'ai toute une réserve d'amour, de dévouement et de travail pour celui qui me tendra la main...

En attendant, quoi qu'il arrive, je resterai ce que je suis... celle qui lutte auprès de vous... et que vous ne connaissez pas... qui passe deux fois le jour... et que vous ne remarquez pas...

Celle qu'on bouscule dans le tramway sans jamais s'excuser et à qui les messieurs assis n'offrent jamais leur place.

Je suis la petite ouvrière.

Urbain MILLY.

**EPARGNE
POUR TON
CONGRES!**

Téléphone AMherst 5544

Pharmacie Pinsonnault

Téléphone CHerrier 0376

Prescriptions remplies avec soin

1390 est, rue Ontario, Montréal
(Coin Plessis)

Spécialité : Prescriptions, Service d'Optique, par opticien d'expérience

Pharmacie DORAY

6949, rue ST-DENIS coin Bélanger

Tél. DOLLARD 2910

PHARMACIE ROULEAU

"ENCOURAGEZ LES NOTRES"

3719, Adam, coin Nicolet, Montréal.
Tél. FRontenac 6000

Coupons-Dupuis

Un moyen facile d'acheter MAINTENANT et d'échelonner vos paiements tout en bénéficiant de nos bas prix au comptant.

20% de DÉPOT

4 MOIS POUR PAYER LE SOLDE

Pour information, s'adresser
au Bureau du Crédit, au 6^e étage.

chez

Dupuis Frères

865 EST, RUE STE-CATHERINE

Ce qu'il faut penser du mariage Si

par JEBA-TIRAI

Il y a tellement de fausses doctrines en cours sur le mariage à l'heure actuelle dans la masse, que j'ai cru bon de dire ce que je pensais de la question, et de telle façon qu'elle soit comprise du plus de monde possible.

Evidemment la première chose à savoir c'est sa nature. Est-elle divine ou humaine? Voilà une question qui encore de nos jours en embarrasse plusieurs. Le mariage n'a pas été institué, fondé ou refondé par les hommes, mais uniquement par Dieu. Personne de nos semblables n'a fait les lois qui régissent le mariage, mais c'est Dieu Lui-même qui a confirmé et élevé le mariage à la dignité de sacrement. Comme on le pense bien, ces lois ne peuvent pas, de cette façon, dépendre de nous, mais de Dieu seul, qui a voulu l'indissolubilité perpétuelle et l'unité dans le sacrement de mariage.

Cependant malgré que le mariage soit, on ne peut en douter, d'institution divine, le Créateur a voulu que l'union conjugale constituée entre un homme et une femme, ait son origine, c'est-à-dire son commencement, dans le libre consentement de chacun des deux époux. Cette liberté est si nécessaire qu'aucune puissance humaine n'a le droit de la remplacer ou de l'empêcher. Cette liberté permet aux futurs époux de choisir librement l'état du mariage, et de choisir aussi librement telle ou telle personne. Mais d'avoir choisi cet état et cette personne ne permet pas d'enfreindre les lois sacrées du mariage qui ne sont nullement de notre ressort mais bien du droit de l'Auteur de la nature Dieu.

L'union conjugale rapproche donc dans une union intime, les âmes encore plus étroitement que les corps, c'est ce que l'on veut dire quand on dit qu'on peut véritablement se sanctifier dans l'état du mariage, contrairement à tout ce que l'on croit dans la masse. Ainsi l'union conjugale est bien différente des rapports qu'ont entre eux les animaux, parce que ce n'est pas un attrait quelconque, ou une inclination d'un moment qui la détermine, mais une décision librement consentie de part et d'autre. Cet union des cœurs, grâce à Dieu, produit un lien sacré et inviolable. Ainsi l'union sainte du mariage véritable est constituée et par la volonté divine et par la volonté des hommes. C'est Lui qui en a voulu ses fins. C'est Lui qui en a défini ses lois. C'est Lui qui en a déterminé ses biens. Ce sont les hommes qui par l'oubli de soi et la volonté de ne jamais se reprendre, c'est-à-dire par le don généreux qu'une créature humaine fait à une autre de sa propre personne, pour tout le reste de sa vie, en vue de s'aider mutuellement dans leur marche vers leur fin dernière, qui sont les auteurs des mariages particuliers, avec les devoirs et les biens établis par Dieu.

Le mariage étant reconnu comme une institution divine, comme un sacrement institué par Dieu, on doit y voir là, le principe et la vie de la société toute entière. La famille est la cellule de la société a-t-on répété maintes et maintes fois, et ceci est tellement vrai que là où la famille est négligée, on y voit s'infiltrer le désordre et l'anarchie.

Ces considérations étant faites, on doit voir le mariage comme une affaire très sérieuse et comportant des responsabilités, qui resteront toute une vie entière, la préoccupation première de tous les chrétiens.

(à suivre)

Iles flottantes

Pour faciliter les grands voyages aériens au-dessus des océans il est nécessaire de jalonner l'itinéraire d'îles flottantes ou de bateaux ancrés permettant le ravitaillement ou les réparations. Différents projets ont déjà été proposés, mais rejetés à cause de leur difficulté ou de leur coût élevé.

Voici qu'un savant allemand, le Dr Gerke, a trouvé un moyen extraordinaire qui est le suivant et que nous donnons, bien entendu, à titre documentaire, n'ayant aucune compétence en cette matière:

"Ce serait la construction, au milieu de l'océan, d'îles de glace, sur des emplacements relativement peu profonds. Il faudrait pour cela équiper deux ou trois navires avec d'immenses appareils analogues aux appareils frigorifiques".

"Une fois ces bateaux ancrés au point choisi, on fixerait

d'abord autour d'eux, à deux ou trois mètres au-dessus du niveau de l'eau, des tubes horizontaux, supportés par des tuyaux verticaux allant jusqu'au fond de la mer et dans lesquels passerait le réfrigérant nécessaire à la formation de la glace. L'île se formerait par la congélation de l'eau autour de la tuyauterie. Il n'y aurait plus qu'à édifier l'usine, à entretenir le froid et à aménager l'aéroport."

"Le docteur Gerke estime que, si fantastique que ce plan paraisse, il est parfaitement exécutable: qu'une fois l'île établie, le courant nécessaire pour entretenir le froid serait d'un prix extrêmement minime."

"Le docteur Gerke envisage d'autres applications non moins originales de son idée, par exemple pour établir un rempart de glace protégeant les ports d'une attaque sous-marine."



MARIAGE... Lien d'amour, lien sacré qui conjugue deux vies en vue de la fondation du foyer: base de la Société.

Le fouet et les travaux forcés ont été abolis

Londres, 17. (P.C.) — La peine du fouet pour les criminels sera abolie, sauf dans le cas d'offenses graves commises à l'intérieur des prisons, en vertu d'un bill ministériel qui propose d'importantes réformes au système pénitentiaire.

La mutinerie, l'incitation à la mutinerie et les violences commises contre les gardes seront les seules offenses punissables par le fouet. Cette mesure s'appelle le "bill de la justice pénale". Elle abolit les travaux forcés et le terme de "convict" (criminel condamné). Elle comporte d'importantes réformes tendant surtout à un traitement plus humain des jeunes prisonniers. Le secrétaire de l'Intérieur, Sir Samuel Hoare, proposera la deuxième lecture de ce bill aux Communes la semaine prochaine.

Des "centres de présence obligatoire" seront institués dans les grandes villes où les enfants de 12 à 17 ans coupables de délits mineurs seront obligés de se présenter dans leurs heures de loisirs.

Les jeunes délinquants âgés de 17 à 23 ans seront envoyés à des institutions spéciales au lieu de la prison commune le temps qu'ils attendront leur procès. Des "refuges" seront établis pour les jeunes gens de 16 à 21 ans coupables de délits sans gravité; une discipline leur sera imposée mais ils pourront poursuivre leurs occupations régulières.

Les Communes ont aussi approuvé par 114 voix contre 89 la proposition faite par Vyvian Adams d'abolir la peine de mort pour 5 ans en temps de paix.

Le gouvernement a fait savoir son opposition à ce projet mais la motion approuvée étant un bill de député n'engage pas le gouvernement. C'est une simple expression d'opinion.

Mouvement de Masse

Tout dernièrement la J. O. C. groupait toute la jeunesse ouvrière de Drummondville.

Commencée à la messe le matin, cette journée se poursuivit par une réunion dans l'après-midi, où Gaby, notre petite soeur de Montréal, vint nous jaser. Elle le fit si bien, que dès le début elle enthousiasma toutes les petites jocosites pour la Cause.

Le soir, grande parade. Tombour en tête et drapeaux flottants au vent, les blouses blanches et les bérets bleus se succédaient sans relâche. Nous nous rendîmes à l'Aréna. Il y avait déjà une belle foule qui s'y était rendu dans le but d'apprendre un peu plus ce que c'était que la J. O. C.

Le programme fut vraiment chic, et à entendre les applaudissements, on constata combien la population J. O. C. appréciait à sa juste valeur la J. O. C.

L'on nous exposa ce que la J. O. C. avait réalisé jusqu'ici, et ce qu'elle entendait faire dans l'avenir. Le tout fut agrémenté de musique et de chant. On nous réservait cependant une très belle surprise. En effet, quelques minutes plus tard, Son Excellence Mgr Lafortune, notre nouvel évêque fit une entrée triomphale dans la salle, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. Tous et toutes furent très touchés de cette marque d'affection de la part de notre Chef. Nous le remercions vivement, d'avoir fait pour ses jocosites sa première apparition dans notre ville. Il nous donna des conseils vraiment paternels, fruits de sa longue expérience et de son riche savoir.

PAULE

PHOTOS COMMERCIALES DESSINS CLICHES
JOUR ET NUIT
BÉLair 3984.
LA PHOTOGRAPHIE NATIONALE LIMITÉE
282 ouest, rue Ontario, près Bleury - Montréal

Médecin de la J.O.C.

Dr René Gauthier

MEDECIN-CHIRURGIEN

6558 St-Denis — CR. 0509

Heures de Bureau: 2 à 4 — 7 à 9 P.M.

Justement le lait qu'il vous faut
Jadis comme maintenant sans défaut
Joubert tient hautement sa renommée
Où vous alliez, on vous le procurera
Une production de Joubert est toujours riche et pure.
Bonté, qualité, satisfaction, notre devise la voilà.
Essayez notre lait, ce bon produit de la nature
Rien de mieux pour conserver la santé
Toujours dans l'ordre chaque jour de l'année.

J. Joubert
LIMITÉE

Si le pè...
terre, il ne...
pas compter...
l'un des pri...
l'espèce hum...
sir extrême...
des petits...
connue ou...
bizarre dont...
des extrémit...
ses descend...
mée, il se...
pas le feu...
il n'y comp...
Seulemen...
d'en faire a...
pipe dans le...
aurait un...
planète.
Depuis...
une questio...
pondu de...
d'autres et...
d'avouer qu...
ne trouve a...
toire du no...
la pipe ou...
cigare ou...
rette. Des a...
que la pip...

So

Monsieur...
L'une de...
les plus p...
groupes et...
cipalement...
Québec, es...
chez nos...
anglais q...
çais, cher...
a nous isol...
association...
tiellement...
celles dont...
le commer...
destinées...
compatriot...
miers une...
tout à fa...
accuse de...
n'est pas...
comme é...
avouer q...
personnag...
à propage...
est on n...
Mais il e...
même des...
grands g...
pulation...
mise au...
sujets.
Il ne p...
quelques

Ordin...
De s...
Pour...
Pour...
Le n...
Adress...
Centra...
Denis...
à BÉL...

Si le père Adam nous revenait...

Si le père Adam revenait sur terre, il ne pourrait certainement pas compter ses étonnements mais l'un des principaux serait de voir l'espèce humaine prendre un plaisir extrême à se mettre aux lèvres des petits cylindres de matière inconnue ou bien un objet assez bizarre dont on allume ensuite une des extrémités. En voyant ensuite ses descendants souffler de la fumée, il se demanderait s'ils n'ont pas le feu au corps; en tout cas il n'y comprendrait rien.

Seulement, il essaierait peut-être d'en faire autant et se mettrait une pipe dans le bec. Après quoi, il y aurait un fumeur de plus sur la planète.

Depuis quand fume-t-on? C'est une question à laquelle on a répondu de travers comme à bien d'autres et il est peut-être mieux d'avouer qu'on n'en sait rien. On ne trouve aucune trace, dans l'histoire du nom de celui qui a inventé la pipe ou, le premier, fabriqué un cigare ou bien une modeste cigarette. Des auteurs sérieux prétendent que la pipe et le tabac étaient in-

connus des civilisations antiques mais on a eu des preuves qu'ils se trompaient.

A les en croire, la vieille Europe ignora l'art de faire des petits nuages avec du tabac jusque vers la fin du seizième siècle. On a écrit, sur ce sujet, de nombreuses blagues... qui n'étaient pas à tabac et prouvaient simplement que leurs auteurs avaient perdu une belle occasion de se tenir tranquilles.

Ces érudits, s'ils étaient encore de ce monde alors, durent passer pour de simples ânes quand on retrouva, au cours des fouilles, des pipes en fer datant du temps des Romains. On en retrouva ensuite, de même métal, et qui remontaient à l'époque du renne et il est fort probable, qu'avant celles-ci, d'autres furent en usage parmi les hommes.

Il est fort possible qu'alors on ne connaissait pas le tabac mais cela n'empêchait pas de fumer; il y a une quantité de plantes qui, convenablement séchées et préparées peuvent servir à faire de la fumée dans les petits fourneaux

portatifs avec lesquels nous passons le temps si agréablement.

Le tabac est évidemment une des meilleures, parce que nous y sommes habitués et que la culture intelligente de cette plante a permis d'obtenir des variétés aux qualités diverses pouvant convenir à tous les goûts mais nos ancêtres d'il y a quelques milliers d'années n'avaient pas la gueule aussi fine que



la nôtre et ils se contentaient fort bien de certaines feuilles que nous regardons avec dédain, aujourd'hui.

A notre époque encore, on fume bien des choses en dehors du tabac; le chanvre et surtout l'opium sont là pour en témoigner et l'espèce de mousse qu'on trouve dans les épis de blé-d'Inde fait les délices de plus d'un petit gars mais avec le risque de le faire ensuite dégoûter.

La pipe étant le principal et sans doute le plus ancien article des fumeurs, je lui dois, en toute conscience, une mention spéciale.

Il ne faudrait pas croire que ce mot de "pipe" s'applique uniquement au brûle-tabac des fumeurs. Au moyen-âge, ce mot signifiait un objet allongé, plein ou creux et qui solution de la crème de tartre, de l'alun et de la colle de poisson. On en faisait une pâte que l'on mouillait; on trempait ensuite les pipes dans un bain d'huile de lin, on les séchait puis on les lavait dans une eau de savon contenant une petite quantité d'eau forte. Voilà bien des opérations, mais que ne ferait-on pas pour les fumeurs!...

On a fabriqué et on fabrique encore des fournaux ou têtes de pipes de toutes sortes; les têtes d'animaux ont eu un grand succès et les têtes d'hommes leur ont fait pouvoir être un bâton tout aussi bien qu'un tuyau. Cela désignait encore un instrument de musique, un instrument de mesure de capacité et la partie saillante des fermoirs que l'on posait à la reliure de certains livres. La pipe-mesure pour les grains en contenait six cent livres et celle pour les liquides en valait quatre cent pinces. De quoi faire une fameuse pipe pour un fumeur!

Richelieu qui fut un grand ministre n'était pas moins grand fumeur et la collection de pipes qu'il

laissa représente quelque chose comme vingt mille dollars de notre monnaie.

Dans la mosquée de Sidi-Bou-Médine, dans l'Afrique du Nord on peut admirer une pipe splendide qui n'a pas moins de six pieds de hauteur et dont le fourneau pourrait facilement loger la tête d'un homme. Le visiteur, un peu surpris par la présence de cet objet dans un tel lieu, en a bien vite l'explication. "C'est, lui dit-on, la vénérable pipe de Mahomet que le prophète fumait dans ses instants de loisir." En voilà un qui aurait pu damer le pion à tous les champions dans les concours de fumeurs! Et dire que Mahomet n'a peut-être jamais fumé de sa vie! Voilà pourtant comment on écrit l'histoire.

La fabrication des pipes est aujourd'hui l'objet d'un gros commerce et se fait presque entièrement à la machine. Il y a cinquante ou soixante ans, le travail se faisait à la main aidée de quelques outils mais cela n'empêchait pas que certains modèles se vendaient très bon marché.

Les pipes en terre spéciale, improprement appelées ici pipes de plâtre, étaient recherchées des vrais fumeurs; il est vrai qu'elles offrent une grande commodité: on n'a pas besoin de se baisser pour les ramasser quand on les laisse tomber. Une fabrique, en France, était en mesure de livrer au commerce trente mille pipes de ce genre par jour. Un seul ouvrier pouvait en faire 3800 dans sa semaine.

La terre avec laquelle sont faites ces pipes est une argile figuline, très fine et exempte de petits graviers ou d'autres matières dures. On arrivait à les fabriquer pour un prix de vente variant de trois à sept sous la douzaine selon la qualité. Il s'en fait assurément des imitations avec une sorte de plâtre mais elles n'ont jamais eu la faveur des vrais amateurs et surtout connaisseurs de pipes.

Celle d'écume de mer sont recherchées... et se vendent souvent au prix fort. Remarquons en

passant qu'elles ne sont pas faites d'écume et n'ont rien à voir avec la mer. La matière dont on les fait ne se trouve guère que dans l'Anatolie; c'est de la magnésite, laquelle se compose chimiquement d'un atome de silicate triple de magnésie pour trois atomes d'eau.

On les taille à la main puis on les soumet à la cuisson puis on les fait bouillir dans du lait et on les polit. On en fait des imitations à l'aide de divers ingrédients; un des premiers brevets pris à cet effet date de bientôt cent ans puisqu'il remonte à 1839. Il nous dévoile la composition de la matière de remplacement qui est celle-ci: un mélange convenable d'albâtre délayé dans de l'eau qui tient en concurrence mais à condition de représenter les célébrités. Avoir sa tête moulée en fourneau de pipe fut l'ambition de plus d'un grand homme.

Cette bonne vieille pipe n'eut pas toujours les honneurs en tous lieux, nous apprend la chronique: le tabac non plus, on l'appela herbe du diable et pendant longtemps en Russie, ceux qui étaient pris à fumer eurent le nez coupé. Ce pays-là semble avoir toujours été celui des mesures extrêmes.

Nous vivons tout de même en des temps meilleurs.

Le coin de grand-père

Ce qu'il affectionne particulièrement, c'est le coin minutieusement organisé où il se repose de ses années passées. Un grand fauteuil confortable est le centre de ses occupations. Bien assis, un coussin sous les reins pour civiliser ses rhumatismes, les pieds dans une chaise de chancelière, il a tout à portée de sa main: à droite, son tabac, sa pipe, ses journaux. Et, pour les lire la lumière ne lui manquera pas.

A sa main gauche, ses livres, et, le réconciliant un peu avec le progrès son appareil de radio qui lui apporte de la musique, des voix inconnues, un peu de mystère aussi, et surtout, tellement, tellement de jeunesse.

Sommes-nous des isolés?

Monsieur le rédacteur,

L'une des causes de mésentente les plus profondes entre les deux groupes ethniques du pays, et principalement dans la province de Québec, est la conviction entretenue chez nos compatriotes de langue anglaise que nous, Canadiens-français, cherchons par tous les moyens à nous isoler. On nous reproche nos associations patriotiques et essentiellement "nationales", surtout celles dont le but est de promouvoir le commerce chez les nôtres, comme destinées à éloigner nos gens de nos compatriotes ménageant aux premiers une espèce de monde fermé tout à fait hostile. Bref, on nous accuse de considérer tout ce qui n'est pas français, dans la province, comme étranger. Et il faut bien avouer que l'attitude de quelques personnages a beaucoup contribué à propager cette légende. La chose est on ne peut plus regrettable. Mais il est nécessaire, pour l'avenir même des bonnes relations des deux grands groupes qui forment la population de chez nous de faire une mise au point sur ces différents sujets.

Il ne faut pas que l'attitude de quelques personnes, peut-être bien

intentionnées mais à coup sûr mal inspirées, donne à nos activités un sens qu'elles n'ont pas. Chez l'immense majorité des nôtres, la participation à ces activités a un but dont on n'a peut-être pas fait assez ressortir l'importance. Car les animateurs de ces divers mouvements ont voulu obéir à un principe sans lequel, croyons-nous, il serait impossible de faire régner l'harmonie entre nos compatriotes de langue anglaise et nous. Et ce principe, c'est que à un degré égal, nos deux groupes ethniques doivent contribuer dans une même mesure à la vie nationale, dans tous les domaines, et surtout dans le domaine économique. Or, cela tout le monde l'admet, à ce point de vue la position du groupe français n'a jamais été et n'est pas encore à la hauteur de celle du groupe anglais.

Si nos longues années de lutte sont inscrites en lettres d'or dans notre histoire, elles n'ont pas contribué beaucoup à notre prospérité matérielle. Ce n'est que dans un passé assez récent que nous avons pu diriger nos énergies dans cette direction. On ne peut pas nous en vouloir de chercher à reprendre le temps perdu, d'aspirer à augmenter notre importance économique, et cela justement parce que nous aspirons de toutes nos forces à nous faire considérer par nos compatriotes de langue anglaise comme des partenaires dans toutes les sphères de notre vie nationale. Et il est puéril de croire que ces derniers peuvent nous considérer comme tels si nous gardons indéfiniment, dans le domaine économique, une position inférieure. Et c'est uniquement dans ce but qu'ont surgi diverses associations destinées à faire de nos maisons de commerce et de nos industries des institutions plus riches, plus puissantes, et, partant, plus influentes. Et le jour où nous aurons atteint ce but, nous pourrions vraiment dire que, conscients du rôle que nous devons jouer, nous sommes en mesure de faire notre part, sur le plan national, sur un pied d'égalité avec nos compatriotes d'origine différente.

Démétrius BARIL, avocat,
418 rue St-Sulpice,
Montréal

Prix de nos abonnements

Ordinaire	par année	.50
De soutien	par année	1.00
Pour 6 mois		.25
Pour 3 mois		.15
Le numéro		.05

Adresser toute commande à la Centrale Jociste, 1037 rue St-Denis, Montréal ou téléphoner à BELair 2559.

Fumez une bonne cigarette GRADS

L.-O. GROTHE, Limitée, entreprise familiale et indépendante

71, avenue de l'Eglise, Verdun, Fitzroy 7087

L. THERIAULT ENR'G.

DIRECTEUR DE FUNERAILLES
SALONS MORTUAIRES

1270, rue Laprairie, WIlbank 5500

LA J. O. C. SÈME LA JOIE CHEZ IS P

Campagne de Noël Fridolin - J. O. C.



M. Gratien Gélinas, (Fridolin).

Fantastique :

**2,051 appels ont donné
10,381 jouets à
3,487 familles**

La venue des fêtes avec ses joies, sa gaieté et son train, a fait concevoir à un de nos jeunes et talentueux artistes canadien-français, un projet qui devait se former en une si merveilleuse réalisation.

En effet, M. Gratien Gélinas (Fridolin), a eu l'heureuse initiative de donner des jouets à tous les enfants pauvres.

Il lui fallait cependant pour arriver à ses fins des jouets. Il s'est alors dit, pourquoi est-ce que les enfants fortunés ne donneraient-ils pas leurs vieux jouets, eux qui sont assurés d'être heureux en ces jours de fête, parce qu'ils en recevront de nouveaux ?

Il s'est en même temps dit que ce serait une bonne occasion de donner aux enfants, que de leur faire savoir qu'il y a des malheureux, et qu'ils peuvent soulager leurs malheurs.

Il a continué son raisonnement, et est arrivé à penser aussi que les papas et les mamans de nos enfants pauvres seraient eux aussi très heureux de pouvoir dire à leurs enfants que les cadeaux venaient d'eux-mêmes, et que leur façon d'agir aurait pour résultat de faire un coup de cœur en semant la joie dans les coeurs des enfants et de leur parents.

Fridolin avait besoin d'une forte organisation pour mettre son projet en marche. Il a pensé à la J. O. C. organisation dont les ramifications s'étendent dans toutes les régions ouvrières. Et comme il avait décidé de limiter son action pour Montréal seulement, pour la première année, la J. O. C. était bien l'organisation qui pouvait faire réaliser un tel projet.

Inutile de dire que c'est avec un très vif plaisir et grand empressement que la J. O. C., toujours heureuse de propager la joie dans les milieux pauvres, a accepté l'invitation de Fridolin de voir à l'exécution de cette merveilleuse idée. Et c'est ainsi qu'on a pu entendre Fridolin d'habitude fait tant rire ses auditeurs, se faire "quêter" pour les pauvres, les malheureux. On l'a entendu presque tout à coup, au milieu de ses programmes si drôles, un peu presque pathétique pour tenter de faire réaliser à la population de Montréal en particulier, que des pauvres il y en avait et qu'il était facile de les soulager... en y pensant.

Et c'est ainsi qu'on a pu voir circuler dans les rues de la ville plusieurs camions ayant une banderole intitulée "Campagne de Noël Fridolin-J.O.C., allant chercher des jouets que le public avait préparés (c'est-à-dire les enfants pour leurs semblables moins fortunés).

Et c'est ainsi qu'on a pu voir une compagnie de jeunes travailler ses employés une journée de travail pour participer à la campagne de Noël Fridolin-J. O. C. Et c'est ainsi que plusieurs compagnies ont envoyé des jouets absolument neufs. Et c'est ainsi que de nombreux particuliers ont fourni gratuitement leurs camions pour le transport des jouets nous évitant par là des frais onéreux. Et c'est ainsi que des adultes ont travaillé avec une ardeur vraiment remarquable à la réparation des jouets.

Et c'est ainsi qu'on a vu un nombre considérable de jeunes travailler de toute leur âme dans le but unique de semer un peu de joie dans des milliers de foyers.

Et c'est ainsi qu'on a pu voir à la Centrale jociste des centaines de visiteurs de toutes catégories venir visiter qu'on a appelé à juste titre le "palais des jouets" (telle qu'elle avait l'air de ça) et retournant émerveillé du travail que la campagne avait réalisé.

Et c'est ainsi qu'on a vu des milliers de jocistes distribuer les jouets de porte en porte aux parents, pour ensuite remis de leur propre mains à leurs enfants.

Et c'est ainsi que beaucoup de lettres de remerciement nous sont arrivées pour témoigner leur vive gratitude et ceux qui avaient été cause de joie... et l'on dira encore que la classe ouvrière est incapable de reconnaissance !

Et chaque fois que des initiatives de ce genre se produisent, nous en serons à la condition évidemment que la classe ouvrière et les autres classes de la société en soient les bénéficiaires.

MERCI À CEUX-LÀ QUI ONT PR

LES PAUVRES ET LES MALHEUREUX

Une fête à la prison de Bordeaux

POUR la première fois dans les annales de Bordeaux une initiative privée a songé à faire goûter aux prisonniers un peu de la joie qui règne dans le monde durant le temps des fêtes. Séparés du monde, dans un milieu où la joie ne règne guère de par son essence, cette initiative était toute indiquée.

La J. O. C., réaliste, vivante, compatissante à toutes les infortunes, témoin du bonheur des uns et du malheur des autres, ne pouvait que tâcher de remédier à cet état de chose. Dans ce but, elle demanda au Dr. Lafortune, gouverneur de la Prison de Bordeaux, l'autorisation de présenter aux prisonniers un programme récréatif qui dériderait et procurerait quelques instants de gaieté à ces déshérités de la vie.

M. le docteur Lafortune, avec sa bienveillance coutumière à l'égard de la J. O. C., et dans le but de procurer un peu de bonheur à ceux qu'il s'est donné pour mission de réformer, non de châtier, acquiesça à notre demande.

Il ne restait plus qu'à organiser un programme susceptible de plaire et de trouver des artistes pour le présenter.

Un coup de téléphone, et M. Ernest Loïselle, artiste bien connu de la scène et de la radio, accepta immédiatement de prendre charge du programme, et de re-



M. Ernest Loïselle

cruter parmi ses compagnons de théâtre les artistes nécessaires.

Vous dire que ce fut facile serait injuste, vu que le programme tombait le lendemain du jour de l'an... ça se comprend...

Ceux qui étaient libres, se firent une joie de répondre à son appel, et se dirent très heureux de coopérer activement à cette petite fête.

Dès que les prisonniers apprirent de la bouche de leur gouverneur cette heureuse initiative, ils attendirent avec impatience l'heure magique qui leur ferait oublier l'amertume et le découragement, et en ferait pendant quelques instants des êtres heureux comme nous.

Dès le début, M. Ernest Loïselle entonna d'une façon magistrale la vieille chanson "Allouette" et provoqua immédiatement une atmosphère de franche gaieté qui devait s'accroître jusqu'à la fin.

Puis avec sa manière inimitable, il présenta M. Johnny Marrazza, fils du célèbre accordéoniste Patsy Marrazza, lequel exécuta brillamment plusieurs morceaux. Son plus grand succès fut "O Sole Mio" joué avec tant de douceur et d'âme, que dans le silence qui régnait on aurait pu entendre marcher une souris dans la salle. Puis vinrent ensuite brillamment exécutés des morceaux populaires demandés par les prisonniers eux-mêmes.



M. Ubald Rose

M. Olivier Guimond (Ti-Zoune) par ses histoires et ses sketches comiques, tantôt avec Ernest Loïselle, tantôt avec M. Paul Foucreau, provoqua le fou rire des spectateurs une bonne partie de l'après-midi.

M. Verge, un artiste qui exécuta plusieurs bons tours de cartes, provoqua la surprise et l'admiration des spectateurs.

M. Fernand Perron (le Merle Rouge) fit une fois de plus apprécier sa voix riche et harmonieuse, en chantant le rêve passe, et Au clair de la lune, qui tinrent tout le monde en haleine.

M. Ubald Rose sportsman bien connu, lequel se trouvait là sur invitation spéciale, accepta lui aussi de collaborer à la fête, en chantant la seule chanson qu'il connut à ce qu'à dit Loïselle) "Take me out of the ball game". Il fut "submergé" sous les applaudissements.

Bref, ce fut un véritable succès. Nous en félicitons M. Ernest

Loïselle et tous ses collaborateurs bénévoles, d'avoir accepté si gentiment à la seule pensée de semer un peu de joie et de bonheur parmi tous ces désemparés.

Ils y ont parfaitement réussi, nous les remercions.

Le Père Roy dit en quelques mots bien sentis pourquoi nous avions eu l'idée d'aller là au milieu d'eux. Après quelques bons mots d'encouragement, il leur donna cet avis qu'il a tant de fois donné: "Même si vous avez frappé des "noeuds", sachez-le, il n'est jamais trop tard pour refaire sa vie. Un peu de volonté et Dieu aidant... une vie se refait et vite..."

M. le docteur Lafortune, gouverneur de la prison, félicita les prisonniers de l'attention qu'ils ont montrée durant toute l'après-midi. Il les assura de son intérêt le plus profond, et leur affirma, ce qu'il a toujours prouvé par ses actes, qu'il considère sa tâche comme une oeuvre de redressement moral et non une oeuvre de châtiement. Nous avons vu en lui un grand chrétien.

Encore une fois, permettez-nous de remercier tous ceux-là qui nous ont permis de soulager ces malheureux et de leur donner pendant quelques heures la part de joie et de bonheur qui leur est due.



M. Olivier Guimond (Ti-Zoune)

Les héros de la fête

- Dr Sylvio Lafortune
- Ernest Loïselle
- Paul Foucreau
- Olivier Guimond (Ti-Zoune)
- Johnny Marrazza
- M. Verge
- Fernand Perron (Le Merle Rouge)
- Ubald Rose

* * *
Nous leur devons le succès de la fête.

Nous les en remercions chaleureusement.

Les résultats :

Des centaines de prisonniers ont goûté quelques heures de joies, qu'ils auraient été bien en peine de trouver dans un milieu si lugubre.



M. Paul Foucreau

PRMIS CETTE TRÈS GRANDE JOIE



COEUR DE VEAU

Couper le cœur en tranches d'un doigt d'épaisseur, mettre les morceaux à la casserole avec beurre ou graisse, oignon, les faire revenir puis mettre une bonne cuillerée de farine ou mieux de crème de riz. Ajoutez de l'eau pour obtenir une sauce bien liée. Assaisonner selon le goût avec sel, poivre, persil, ail, muscade et verser un bon demi-verre de cidre. Laisser mijoter une demi-heure. On peut remplacer le cidre par du vin blanc ou, à défaut, par un filet de vinaigre, mais ce n'est pas aussi bon.

POISSON

Quand on est pressée et qu'on ne veut pas le faire frire, le laver, l'écailler, le vider, le mettre dans une casserole avec un peu d'eau, du beurre, du persil, de l'ail, de l'oignon haché, le jus d'un demi-citron, sel, poivre, laisser bouillir, retourner le poisson puis le servir avec le jus qui aura diminué. On peut, si l'on veut, l'épaissir avec un peu de farine ou de fécule.

C'est léger et les estomacs délicats s'en trouveront bien, en supprimant le poivre.

GATEAU AU PAIN

Mettre dans un saladier du pain, mie ou crouste, (on peut utiliser les restes) l'arroser avec du lait bouillant et le triturer jusqu'à ce qu'on obtienne une pâte lisse, sucrer, parfumer selon le goût, à la vanille, citron, chocolat, café, etc., y ajouter une petite pincée de sel.

Mélangez un œuf entier et mettre à four chaud. ½ heure dans un moule beurré.

On peut y ajouter si on veut raisins, abricots, pruneaux, préalablement gonflés dans un peu d'eau tiède.

Si on n'en met pas, on peut servir ce gâteau avec les fruits cuits à part ou une crème; c'est meilleur, mais pas indispensable.

L'art d'élever les enfants

S'il est d'une telle difficulté d'élever un enfant parfaitement, c'est qu'il faut toujours avoir raison. Comme la chose est impossible, ne prétendons pas à l'infailibilité, soyons scrupuleusement sincères et surtout ne perdons jamais notre empire sur nous-mêmes.

Si nous sommes maîtres de nous, nous pourrions exiger des enfants qui sont sous notre charge qu'ils ne cèdent ni à la colère, ni à la mauvaise humeur, ni à l'irritation. Nous n'obtiendrons d'eux qu'ils reconnaissent leurs torts que si, fautifs nous-mêmes, nous osons reconnaître avec simplicité nos erreurs et nos omissions.

L'enfant est intuitif; il a l'œil clair, l'oreille bien ouverte, la mémoire impitoyable et, derrière nos paroles et notre enseignement, il perçoit nos actions, la réalité de notre être.

Si nous ne sommes pas avec lui parfaitement honnêtes, comment exiger de lui qu'il ne nous trompe pas? Même lorsqu'il est en état de révolte contre ses parents et des éducateurs l'enfant copie tout ce qu'il voit faire autour de lui.

Si nos enfants sont gâtés, c'est que nous le sommes nous-mêmes et la chose est plus grave pour nous que pour eux. L'espoir du redressement leur est encore permis; il est en dehors de notre portée.

F. C.

Abonnement à la "Jeunesse Ouvrière"

Abonnement ordinaire .60 par an.
Abonnement de soutien 1.00 et plus.

1037 St-Denis, Montréal

BEair 2559

Pharmacie familiale

Il arrive bien souvent que dans une maison où il y a des enfants et où les petits malaises ou accidents sont fréquents, on n'a pas sous la main ce qu'il faut pour attendre l'arrivée du médecin ou tout simplement pour soigner un bobo ou calmer une douleur.

Il n'est, cependant, ni difficile, ni très coûteux, d'avoir chez soi, même dans une famille ouvrière modeste, quelques remèdes de première nécessité qui, bien souvent, sont d'un grand service.

On pourrait les diviser en trois groupes: 1. les remèdes à l'usage interne, c'est-à-dire qui se boivent; 2. les remèdes à l'usage externe, c'est-à-dire qui ne se boivent pas, mais s'appliquent sur une plaie, un coup, une douleur; 3. ce qu'il faut pour faire un pansement.

Dans la première catégorie, nous aurons: aspirine, élixir parégorique, cordial (menthe, eau de mélisse).

L'aspirine se prend dissoute dans un peu d'eau; employée contre les maux de tête, de dents, refroidissement, douleur, fièvre.

L'élixir parégorique ne se prend dans un peu d'eau à raison d'une ½ cuillerée à café, excellent contre les dérangements intestinaux.

Dans la deuxième catégorie: Teinture iode (désinfectant, cicatrisant), s'applique sur coupures, plaies légères, dans le dos et sur la poitrine en cas de refroidissement et toux.

Ether, nettoyage des plaies; on en fait respirer en cas de syncope.

Alcool, nettoyage des plaies, frictions en cas de refroidissement, courbatures.

Eau oxygénée (peroxyde) désinfectant, s'emploie dans les lavages de plaies, coupures; une cuillerée à soupe dans un verre d'eau bouillie en gargarisme, en cas de mal de gorge.

Vaseline gomménolée ou mentholée, se met dans le nez comme désinfectant dans les rhumes de cerveau, gripes, etc.

Dans la troisième catégorie: Bandes de toile, faites avec vos vieux draps. On peut en faire de toutes les largeurs;

Coton hyprophile; ne doit jamais s'appliquer directement sur une plaie car les parcelles en restant collées peuvent provoquer l'inflammation. Manier avec précaution.

Cette petite pharmacie familiale doit être mise dans un coin de placard sec et propre. Le mieux est d'avoir une boîte métallique dans laquelle on range tout cela.

Nettoyage des glaces, vitres, etc.

Tout le monde connaît le nettoyage classique au vinaigre ou à l'alcool, voire même à l'essence s'il y a des taches de peinture.

On peut également avoir des glaces d'une netteté parfaite en les frottant avec du papier journal roulé en boule et trempé dans l'eau pour enlever le plus gros; puis sécher et terminer avec du journal sec.

Une autre méthode de nettoyage à sec et qui donne d'excellents résultats, même lorsqu'il y a des taches de peinture: on nettoie tout simplement avec un tampon de toile métallique c'est rapidement fait et les carreaux sont très clairs. On n'emploie aucun liquide, ce qui facilitera le travail de la ménagère.

Nettoyage des cartes à jouer

Si elles sont un peu sales, frottez-les avec de la mie de pain rassis; sinon, frottez-les doucement avec un chiffon imbibé d'essence minérale, en changeant de chiffon à mesure qu'il se salit.

Si les cartes sont gondolées, repassez-les en intercalant un linge sec entre le fer et la carte.

Conseils de beauté



NEZ ROUGE ET BRILLANT

Un nez rouge et brillant est d'un disgracieux effet et défigure un visage, si joli soit-il.

J'ai pensé à vous qui pouvez être affublées d'un si vilain nez.

La cause initiale est la mauvaise circulation, et les sédentaires en sont souvent affligées. En effet, les personnes astreintes à un travail de bureau ont toujours la tête penchée. Le nez, qui est la partie du visage la plus proéminente, se trouve de ce fait renversé, le sang y circule donc mal et séjourne, d'où cette coloration aubergine. Vous éviterez donc d'avoir le nez rouge en prenant la précaution de travailler le nez en l'air. C'est évidemment assez difficile, mais avec de l'application et un peu de bonne volonté vous y parviendrez.

Quel que soit le chiffre de vos revenus, si modestes même soient-ils, vous devez, chaque semaine, chaque quinzaine ou chaque mois, très régulièrement, en mettre une partie de côté, future très minime.

La valeur de l'économie réside beaucoup plus dans la régularité que dans son importance.

Ouvrez un Compte d'Épargne

à

**LA BANQUE PROVINCIALE
DU CANADA**

Le succès des nôtres

"Ne croyez pas que pour réussir, il faille faire grand toujours. Ce qui importe, c'est de faire bien et de faire solide."

LA MAISON J.-P. LABERGE ENR'G.

L'humble début

Dès l'aube de sa jeunesse, Monsieur J.-P. Laberge a su vaincre les obstacles. Il a compris que : "Les difficultés ne sont pas faites pour abattre, mais pour être abattues." L'amour de l'effort, l'ardeur au travail, l'enthousiasme et la foi en l'avenir, lui en ont été le garant. Il nous suffit de lire les quelques lignes qui suivent pour pouvoir en rendre le juste témoignage.

La Maison J.-P. Laberge Enrg. fondée en 1921 par Monsieur J.-P. Laberge, est une de nos institutions canadiennes françaises des plus florissantes et nous pourrions ajouter sans crainte, la plus considérable du genre au Canada.

Son commerce est celui du grossiste et pour être plus explicite, l'intermédiaire entre le manufacturier et le détaillant, et consiste dans tous les produits manufacturés du tabac et de la confiserie.

La nécessité de ce commerce

Quelques mots d'explication sur la méthode de vente vous convaincront de la nécessité du grossiste dans une ville comme la nôtre. Montréal possède près de 7000 magasins vendant du tabac et de la confiserie. Vous imaginez-vous un seul instant voir tous ces restaurants négociés individuellement avec chacun des 200 manufacturiers qui alimentent ce genre de commerce. Combien de ces restaurateurs pourraient-ils donner une commande raisonnable pour être expédié (de chaque manufacturier entendons-nous bien) ? Autant voudrait dire la disparition d'au moins 40 p. c. de ces petits magasins quelquefois si commodes à 11 p. m.

Le grossiste a l'avantage de servir ses clients avec toute la mar-

chandise désirée et de tous les fabricants en une seule fois, et la Maison J.-P. Laberge Enrg. se fait une spécialité de ce genre de commerce.

Monsieur J.-P. Laberge commença à l'âge de 26 ans ce négoce. D'un modeste début d'un cheval et d'une voiture, aujourd'hui il compte à son service, 30 voitures automobiles qui desservent la Cité de Montréal et sa banlieue. Au delà de cinquante employés, dont la moyenne des âges est de 28 ans, lui facilitent la tâche et aident aux progrès de la Maison J.-P. Laberge Enrg. dont il est le seul et unique propriétaire.

"Courtoisie et service rapide" ont été aussi, le fait frappant de son zèle au travail, et des succès qu'il poursuit présentement.

Monsieur Laberge s'est toujours intéressé aux oeuvres de jeunesse et il souhaite de toujours voir prospérer ces associations qui développent le caractère et l'ingéniosité des jeunes.

Ce que nous devons en retirer

"Cette jeunesse, organisée dans l'ordre, est une force constructive nationale" dit-il. Tout l'avenir repose sur elle. Comme il est consolant de lui voir accepter ses responsabilités, avec un sens si profond de la justice et de la charité fraternelle.

Jeunesse laborieuse, avenir prometteur ! Jeunesse jouisseuse, avenir de malheur ?... Bref, tout se ramène à l'amour du devoir, de son devoir d'état.

"Faisons nous-mêmes notre destinée" ajoute-t-il. Avec une ardeur tenace, une confiance sereine et un enthousiasme raisonné : Marchons.



Monsieur J.-P. Laberge, seul et unique propriétaire de la maison J.-P. Laberge Enrg.

Des méthodes de travail bien comprises

Comment une entreprise de Londres comprend la collaboration

Dans les entreprises de transports urbains de la ville de Londres, une intéressante collaboration règne entre dirigeants et salariés. L'effort personnel et intelligent des ouvriers pour l'amélioration pratique de leur travail, de leurs machines ou de leurs outils... des méthodes et horaires existants, etc., est non seulement admis, mais encore reconnu, encouragé et récompensé.

C'est ainsi que tous les salariés peuvent proposer à la direction des perfectionnements qu'ils trouvent souhaitables et qu'ils désirent voir apportés dans leur travail.

Une réglementation bien comprise permet aux intéressés de ne se faire connaître qu'après que leur proposition a été examinée, ce qui garantit l'impartialité de cette étude.

Ceux dont les heureuses idées sont acceptées reçoivent une prime qui ne peut être inférieure à une livre sterling mais qui monte vite beaucoup plus. C'est ainsi que l'an dernier un ouvrier ayant proposé un perfectionnement d'une machine à roder les soupapes a reçu 25 livres sterling...

Une preuve de la bienfaisance de cette institution est qu'on a remarqué ceci : pendant les mois d'hiver, les longues soirées permettent plus de loisirs, les propositions et suggestions présentées par le personnel sont beaucoup plus nombreuses que pendant les mois d'été...

Par conséquent, l'ouvrier qui, rentré chez lui, profite de son temps pour réfléchir, à ce qu'il a fait dans la journée, qui cherche le progrès, cet ouvrier-là n'est-il pas plus libre, plus valeureux, plus sûr de lui aussi que tel autre à qui son patron ne demande qu'un travail tout passif ?...

Sans doute, la direction de ces entreprises trouve-t-elle aussi son avantage d'avoir un personnel dont le niveau professionnel et intellectuel tend ainsi à toujours s'élever.

ABONNEMENT

à la "Jeunesse Ouvrière"

Abonnement ordinaire .60 par an.
Abonnement de soutien 1.00 et plus.

Les frères Lumière et le règne de l'image

On inaugurerait, l'autre jour, une plaque commémorative de l'invention du cinéma, à l'honneur des Frères Lumière.

Le plus jeune, Louis Lumière, âgé maintenant de 68 ans, a le plus travaillé.

Aussitôt que ses forces, assez précaires dans son enfance, le lui permirent, L. Lumière travailla avec son frère, photographe à Lyon.

Celui-ci, vers 1880, vivement intéressé par le procédé photographique au gélatino bromure d'argent acheta (quartier Montplaisir) un vieux baraquement et s'y mit au travail... Mais l'invention, par encore au point, le ruina... Un soir, le Père Lumière annonça le nouvelle à ses fils. Ceux-ci avaient alors 17 et 19 ans.

"Dès le lendemain, raconte L. Lumière nous rendions visite à nos créanciers. Nous nous engageons solidairement; nous obtenions des délais et nous nous mettions à la tâche. Nos journées, nos soirées, nos nuits se passèrent à travailler et à chercher..."

Mais l'usine avait grandi, elle couvrait maintenant tout un quartier...

On aimerait voir retracés, racontés les lents progrès réalisés, le travail des ouvriers, et comment, de leurs peines, ils payèrent, eux aussi, cette découverte qui, une fois mise au point, devait avoir tant d'influence sur notre vie moderne...

Car depuis 1895, date où fut représenté dans un Grand Café le premier vrai film de cinéma à Paris, qu'elle a été fantastique la carrière du Cinéma !...

Car non seulement "ceux qui vont au cinéma", mais aussi ceux qui n'y vont pas sont influencés par les procédés nouveaux de cette grande vogue actuelle de l'image...

Sans compter les dizaines de milliers de travailleurs de toutes les catégories qui vivent de la fabrication ou de l'exploitation des films.

Songeons-nous toujours assez, en faisant "un tri sérieux" des films que nous allons voir, à profiter des délassements et des moyens de nous instruire que nous offre le cinéma ?...

SYMPATHIES

La section St-Stanislas offrent ses plus sincères sympathies à leur frère jociste Laurent Alarie à l'occasion de la mort de son père.

* * *

Tous les jocistes de Sorel offrent leurs plus sincères sympathies à leur aumônier local M. l'abbé Robert L'Heureux à l'occasion de la mort de son père.

UN MAGISTRAL DOCUMENT !

Les ravages de l'alcoolisme

"L'alcool fait de nos jours plus de ravages que ces trois fléaux historiques : la famine, la peste et la guerre; plus que la famine et la peste, il décime; plus que la guerre il tue; il fait plus que tuer, il déshonore". C'est un homme d'Etat anglais qui parlait ainsi au siècle dernier. Certes, il ne jugerait pas l'alcool moins sévèrement de nos jours. Les fléaux qu'il mentionne, bien que terribles dans leurs effets immédiats, ne sont pas en général de longue durée; l'alcool au contraire accumule chaque jour, avec une régularité désespérante, ruines sur ruines, misères sur misères, victimes sur victimes; l'alcool est le pire ennemi de l'individu, de la famille et de la société.

La J.O.C. veut :

Une classe ouvrière HEUREUSE par une Jeunesse SOBRE

Médecin de la J.O.C.

Dr René Gauthier

MEDECIN-CHIRURGIEN

6558 St-Denis — CR. 0509

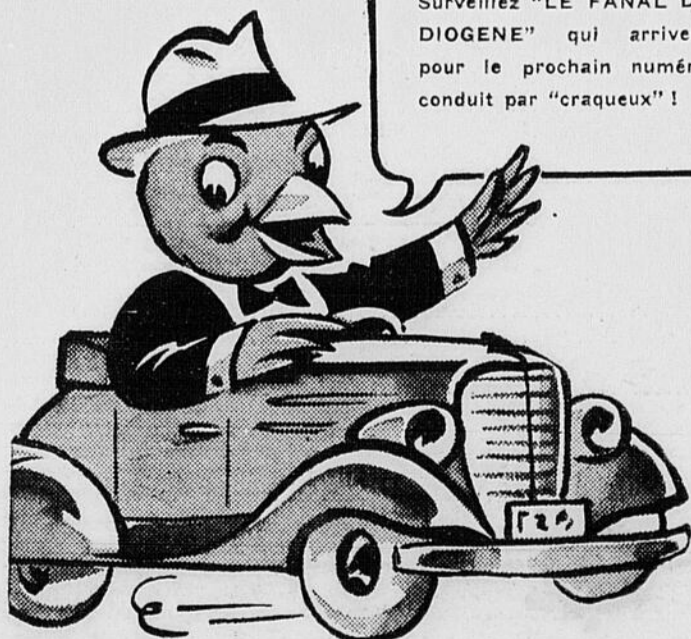
Heures de Bureau :
2 à 4 — 7 à 9 P.M.

PHOTOS COMMERCIALES DESSINES CLICHES
JOUR ET NUIT
Bélar 3984

LA PHOTOGRAVURE NATIONALE LIMITEE
282 ouest, rue Ontario, près Bleury - Montréal

ATTENTION !

Surveillez "LE FANAL DE DIOGENE" qui arrivera pour le prochain numéro, conduit par "craqueux" !



5006 boulevard Décarie

WALnut 5624

J. P. Laberge

Enr'g.

- "SERVICE et COURTOISIE", telle est la devise de notre maison et nous sommes plus que jamais en mesure de le prouver.
- 28 CAMIONS parcourent la ville et les environs.
- 2 CAMIONS "livraison spéciale".
- 7 LIGNES téléphoniques pour répondre à vos appels.

AVIS—Tous les restaurateurs sont cordialement invités à venir visiter notre plus grande salle d'échantillons, où ils trouveront les plus grandes suggestions possibles pour l'augmentation des ventes.

TEL QUE PROMIS, VOICI NOTRE ROMAN COMPLET

UN ENFANT QUI PLEURE

Il sort de prison... Eh bien ! oui, il sort de prison. La malchance l'a poursuivi dès la fin de sa jeunesse et s'est particulièrement acharnée sur lui depuis qu'il devint vieux. Oh ! il ne se fait pas d'illusion sur sa propre valeur ! Un pauvre homme ça ne vaut pas grand chose ! Lui, il vaut moins encore que beaucoup d'autres. Il a des défauts, des faiblesses : il ne respecte pas toujours les lois de son pays. Mais enfin, il est honnête. Pourquoi, a-t-on agi envers lui comme s'il était malhonnête ?

La Société ne fait pas assez de différences entre ceux qui commettent le mal et ceux qui ont seulement l'air capable de le commettre. L'aspect extérieur lui suffit. Un vagabond est considéré d'office comme un malfaiteur. N'avoir pas de moyens d'existence est une tare, même si ces moyens vous ont été enlevés par une succession de circonstances néfastes ou par la maladie. Il est défendu de se trouver sans domicile et les poches vides. Il est défendu, en un mot, d'être dans la misère, car cela fait honte aux puissants du jour.

Pour avoir été renvoyé de l'usine où il travaillait, par un contre-maître grincheux, pour avoir, en ces temps de crise, cherché en vain de l'embauché, pour avoir rôdé en guenille d'une ville à une autre ville et braconné quelques écrevisses que des Messieurs très bien lui auraient achetées sans scrupule (est-ce que des magistrats eux-mêmes ne manquent jamais d'écrevisses lors que la pêche est fermée ?), il a passé en correctionnelle et a été condamné à un mois de prison...

Un mois de prison... et après ? Il n'y était pas si mal que ça, en prison ! Il y était logé, nourri, blanchi, entretenu. Les financiers, des officiers et même des ministres ont été aussi en prison, qui ne s'en portent pas plus mal. Par quel préjugé tient-il cette aventure pour déshonorante, et qu'est-ce qui lui met dans le cœur, à présent que le lourd portail de la maison d'arrêt s'est ouvert devant lui et qui circule librement sous le ciel bleu, une telle amertume, une telle rancoeur, un tel dégoût ?

ABONNEMENT

à la "Jeunesse Ouvrière"

Abonnement ordinaire .60 par an.
Abonnement de soutien 1.00 et plus.

Il n'est pas de ceux qui analysent clairement leurs impressions, il est de ceux qui les subissent, il marche la tête baissée, les mains au dos, l'âme et le corps pesants comme deux boulets fixés à la même chaîne. Il ne se sent plus de courage pour recommencer la vie... quelle vie d'abord ? Dans quelles conditions et avec quelles ressources ?... Une misanthropie universelle l'imprègne. Qu'il ait rencontré parfois de la pitié, de la bonté sur son chemin, qu'il ait eu des minutes heureuses, qu'il ait goûté la grâce d'un matin de printemps ou la douceur mélancolique d'une après-midi d'automne, qu'une courte prière dans une église de village ou devant la croix d'une carrefour l'ait réconforté en plus d'une occasion, il ne veut pas s'en souvenir. Accablé de révolte et presque de haine, il ne sait même pas où il va. Il est la plus malheureuse des créatures terrestres. Les bêtes mangent tout ce qui leur tombe sous la dent, lui il n'a rien à manger. Les autres hommes ont un foyer, des amis, un métier. Il est seul. Personne ne le connaît et personne ne l'aime. Les paysans sur le pas de leur porte, le regardent avec méchanceté et les chiens lui aboient aux talons.

Il vient de traverser un hameau, de quémander un bol de lait à une fermière... et d'être repoussé durement. Avec mépris, la dernière maison franchie, il crache sur le sol, mais ce geste vulgaire de cracher a-t-il jamais soulagé quelqu'un, si ce n'est les âmes inférieures ?

Il se trompe d'ailleurs, la dernière maison n'est pas franchie. En voici une encore, un peu isolée des autres, à droite de la route. Une cabane plutôt qu'une maison. Un chien pouilleux somnole dans la poussière. Un chat se promène sur le toit. Autour d'un morceau d'épluchures des mouches affairées tourbillonnent...

L'homme passe. Laide, sale, hostile, cette baraque ne le retient pas. Ce n'est pas de ses habitants qu'il sollicitera une aide. Mais un peu plus loin, après un tournant qui la cache, une petite forme, assise sur le talus, appelle, qu'il le veuille ou non son attention.

Un enfant qui pleure...
Il s'arrête. Il ne s'arrête pas à cause de l'enfant, qu'est-ce que ça peut lui faire un enfant qui pleure ? Il s'arrête parce qu'il est fatigué : il s'arrête, voyez-vous parce que le tournant lui a dévoilé une longue côte qui redresse l'échine de la route comme celle d'un animal souple et parce qu'il hésite à attaquer cette côte. Il s'arrête aussi, peut-être parce que le ciel est plus beau au-dessus de lui, le silence plus complet autour de lui, la silhouette des arbres plus harmonieuse au bord des champs... Il s'arrête en réalité, parce qu'une obscure force intérieure lui impose de s'arrêter et parce que son esprit sans complication obéit toujours à ces forces-là.

Il s'arrête et regarde involontairement du côté de l'enfant. C'est un petit garçon. Il peut avoir huit ans. Les mains devant la figure, il sanglote. Presque sans le faire exprès, l'homme demande : Qu'est-ce que tu as ?

Le petit relève légèrement la tête, la dégage, mais ne répond rien. L'homme désire-t-il qu'il réponde ?
A quoi bon ? Ce qu'il dirait se devine. Dans ses traits, dans la coupe maigre de son visage, dans les déchirures de ses habits, dans son attitude douloureuse et résignée ensemble, on lit aisément les grandes lignes de son destin. Il est petit, il est faible, il doit avoir une famille, mais il pousse à l'abandon, et sans doute son père et sa mère ne prennent-ils garde à lui que pour le frapper : sur la chair de ses jambes nues, on aperçoit des traces de coups.

Même à cet étranger qui l'observe soudain d'un oeil compatissant même à ce vagabond qui a souffert aussi, il n'ose ni ne veut se plaindre. S'il lui est arrivé jadis

de se plaindre il en a perdu l'habitude, comme celle de se révolter. Cela ne servirait à rien. Il pleure parce qu'à son âge on pleure (l'homme il y a un demi-siècle qu'il ne sait plus pleurer...) mais ses pleurs eux-mêmes ne font pas de bruit.

Dans cette détresse impuissante et muette, il y a quelque chose de si pathétique que l'homme en est troublé... Oh ! entendons-nous, c'est un trouble contenu, latent, pour ainsi dire et qui hésite à se manifester. Mais il voit cette jeune destinée en face de la sienne, et une vraie pitié le saisit. Un enfant, c'est toujours plus malheureux qu'un homme, dans l'instant du moins où il sent son malheur. Et le malheur d'un enfant est plus injuste que celui d'un homme. Un homme à la rigueur, peut lutter, se défendre, partir. Un enfant ne peut que rester là et se soumettre à ceux qui ont autorité sur lui.

Il se croyait inaccessible à l'émotion, et ces pleurs d'enfant l'émeuvent. Derrière eux, il discerne toutes les iniquités du monde toutes les souffrances imméritées auxquelles il n'avait guère songé jusqu'ici. Alors, ses propres souffrances lui semblent brusquement diminuées, rétrécies, comme un vêtement qu'on avait examiné d'abord et dont on reconnaît qu'il

n'est pas à votre taille, qu'il ne vaut pas la peine d'être endossé.

La malchance l'a poursuivi, c'est évident. Il a été condamné pour une faute qui n'en est pas une, ou qui est vénielle. Il sort de prison, il porte une fiévreuse qui accroît encore sa difficulté de vivre. Mais quoi ? Il est grand, il est fort, il se débrouillera !... Ce petit qui pleure est à la merci d'adultes brutaux et rien ne lui permet d'échapper à leur dureté. L'homme, dont l'enfance a été douce, à qui Dieu a mesuré l'épreuve, tant qu'il n'était pas apte à la supporter, de quel droit, lui, se plaindrait-il ?

Les mains tendues, il va vers le petit : "si je pouvais te consoler ! dit-il, je voudrais que tu ne pleures plus".

Il n'a rien ! Il croit n'avoir rien pour le consoler. Mais ce désir de consoler, c'est déjà une consolation. Cette sympathie profonde et inattendue touche l'enfant au cœur. Il pleure encore, mais non plus si amèrement. Il y a tout de même quelquefois un peu de bonté dans le monde. Et, tandis qu'il demeure assis sur l'herbe de l'accotement et que l'homme reprend sa route un instant interrompue, tous deux, par la grâce d'un simple geste se sentent allégés, réchauffés et moins seuls.

René DUVERNE.

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

Situation au 30 novembre 1938

PASSIF

Envers le public :	
Billets en circulation	\$ 5,223,209.00
Dépôts	132,204,197.97
Divers	1,080,115.27
	<u>\$138,507,522.24</u>
Envers les actionnaires :	
Capital, réserve, dividendes et profits non répartis	12,385,105.27
	<u>\$150,892,627.51</u>

ACTIF

Disponibilités de caisse	\$ 20,824,463.56
Obligations et actions	51,447,274.31
(comptées au-dessous du cours du marché)	
Prêts à demande	5,759,469.21
(sur titres dont les cours présentent une ample marge)	
Prêts et escomptes et avances aux Provinces et aux Municipalités	63,737,828.00
(après provision pour créances douteuses)	
Immubles, créances hypothécaires et divers	9,123,592.43
(comptés au-dessous du coût ou de la valeur)	
	<u>\$150,892,627.51</u>

COMPTE PROFITS ET PERTES

Solde créditeur au 30 novembre 1937	\$ 235,024.19
Profits de l'exercice finissant le 30 novembre 1938	\$1,001,792.15
A déduire :	
Provision pour impôts fédéraux et provinciaux	\$161,551.33
Fonds de pension du personnel	60,000.00
	221,551.33
	780,240.82
	<u>Total</u>
	\$ 1,015,265.01
Réparti comme suit :	
Dividendes	\$ 560,000.00
Amortissement des immeubles et du mobilier	90,000.00
Trésoirier de la Province de Québec (14 Georges V. ch. 3)	125,000.00
Solde créditeur au 30 novembre 1938	240,265.01
	<u>\$ 1,015,265.01</u>

ATTENTION !

Le mois dernier, nous annonçons dans notre journal "La Jeunesse Ouvrière" de 1939, des cours de musique donnés par une musicienne diplômée. En effet nous aurons une page musicale qui comprendra :

- Histoire d'Auteurs Musiciens
- Questions de Théorie Pratique
- Principes et Musique et Leçons

qui aideront tous les lecteurs, jeunes et vieux, qui ont des talents musicaux et n'ont jamais eu la chance de prendre des cours, faute d'argent ou de temps. Tout ceci sera prêt pour la prochaine édition.

SOYONS AUX AGUETS !
ATTENTION !



Comment se fabrique une chaussure

Un vieux travailleur, ancien coureur en chaussure que j'ai connu il y a quelques années, me parlant de son métier, avec tant d'amour et me vantant sans arrêt les beautés de sa profession, m'avait donné le désir de visiter une usine de fabrication de chaussures.

Je m'étais toujours promis de faire l'impossible pour cela.

Grâce à l'intermédiaire d'un militant jociste et à l'amabilité du directeur de la maison, mon désir a pu se réaliser, et je ne peux me retenir de faire partager le plaisir que m'a causé cette visite aux lecteurs de "La Jeunesse Ouvrière".

Répartition du travail

Tout d'abord nous entrons au bureau où l'on reçoit les commandes des clients et le courrier "des voyageurs".

Ces commandes, dépouillées, sont recopiées sur un bordereau qui est remis aux chefs d'ateliers et sur lequel sont indiquées la nature de la commande, la marchandise à employer, la date de livraison, etc... Sur le côté du bordereau se trouvent des tickets détachables que chaque ouvrier garde quand il a fini sa partie de travail sur cette commande. Ces tickets servent de bons de paye pour le travail aux pièces.

Coupe

Le chef d'atelier en possession du bordereau de commande prépare au coupeur ce qui lui est nécessaire pour couper ses "empiègnés". Il lui donne ce qu'on appelle des "patrons": ce sont des pièces de cartons de toutes formes, de tous genres et pour toutes pointures.

Le métier de coupeur est un métier très intéressant qui demande une grande connaissance des peaux, car il y a quantité de petits détails auxquels il faudra faire attention.

L'art du coupeur c'est de savoir tirer le maximum d'une peau. Il lui faut tenir compte des défauts, du sens dans lequel une peau s'allonge, afin de ne pas avoir une chaussure qui se déforme.

Dans la chaussure de couleur il faut encore veiller aux différences de teintes qui existent sur une même peau.

Le parage et le repliage

Quand les peaux sont coupées ainsi que les doublures, les pièces passent au "parage" et au "repliage".

Si on les cousait tels qu'ils sortent de la coupe, les morceaux de cuir rendraient une couleur différente suivant les épaisseurs.

C'est pour éviter cela que l'on passe les peaux sur la machine à parer qui enlève de l'épaisseur sur les bords. Ceux-ci sont ensuite repliés par une "remplieuse" qui colle le repliage tout autour de la pièce avec une sorte de dissolution de caoutchouc.

Les morceaux de cuir, et ceux de doublure sont ensuite marqués, suivant leur pointure, puis assemblés par les "piqueuses".

Après la piquure on fait les boutonnières, ou bien suivant le cas, on pose les oeillets. Le dessus étant alors terminé, est envoyé en un autre service pour la pose des semelles.

Coupe des semelles

Dans une chaussure il y a deux semelles: l'intérieure et l'extérieure.

Pour la coupe de ces semelles on se sert d'emporte-pièces fonctionnant à l'aide d'une presse. Il faut autant d'emporte-pièces que de pointures et de modèles.

Là encore il faut un connaisseur pour faire un bon coupeur en semelle. Il faut savoir utiliser en faisant toujours le moins de perte possible, les morceaux qui sont de moins bonne qualité, comme les

"flans" et le "cou" pour la semelle intérieure; et les meilleurs, comme le "croupon", pour la semelle extérieure.

Avant de passer plus loin la semelle extérieure subit une petite opération qui s'appelle la "gravure". Cette opération est faite par une machine qui creuse à quelques millimètres du bord de la semelle une rainure dont on relève ensuite le bord. C'est dans cette rainure que sera faite la piquure qui assemblera semelle et dessus.

Montage des bouts et des contre-forts

Les bouts et les contre-forts sont taillés par feuilles dans un feutre qui a été imprégné d'un produit celluloïque, ce qui le rend très rigide.

Pour modeler les bouts et les contre-forts le "monteur en bouts", les met à tremper quelques secondes dans de l'aétone qui a pour propriété de ramolir le produit chimique celluloïque, et de le rendre malléable. Quand le bout a été modelé sur la forme et que l'acétone s'est évaporé il redevient dur, tout en conservant la forme qui lui a été donnée.

Montage de la première semelle

Avant de procéder au montage de la première semelle, celle-ci a été clouée sur une forme de bois. Il faut autant de formes que de modèles différents et de pointures. C'est sur cette forme que se monte la chaussure.

"L'opérateur" est celui qui monte la première semelle. Il ajuste les dessus sur la forme et présente le tout à une machine qui fera exactement le même travail qu'un cordonnier, c'est-à-dire qui pincera le dessus pour le tendre et en même temps, le clouera à la première semelle.

Après cela une "machine à rafraîchir les tiges" va couper tout ce qui est en trop et formerait l'épaisseur sous la semelle, puis une "machine" à battre les emboîtages va enfoncer toutes les pointes qui pourraient ne pas être complètement affleurées.

Avant d'envoyer la chaussure au montage de la deuxième semelle on fait auparavant un bourrage avec de la poussière de cuir, mélangée avec de la colle forte, afin d'aplanir l'épaisseur causée par le pointage des tiges, puis on met au milieu de la semelle une pièce de bois ou de fer suivant la forme de la chaussure, pour soutenir la "voûte plantaire".

Montage de la deuxième semelle

La chaussure est prête à recevoir la deuxième semelle. Aupara-

vant on aura enlevé les formes de bois qui ont servi pour la mise en forme.

La semelle est ajustée sur la chaussure, puis présentée à une machine, qui, au fond de la "gravure", va faire une piquure de part en part avec un fil poissé.

Par dessus la piquure on rabattra le rebord de la "gravure" pour la protéger.

Montage des talons

La chaussure est presque terminée, il ne reste plus qu'à monter les talons, opération qui se fait en une seule fois par l'intérieur de la chaussure.

Le talon est ensuite dégrossi à l'aide d'un fer monté sur un tour qui marche à la vitesse de 6,300 tours à la minute.

Plus loin les machines font le fraisage des "lisses" et des talons.

On appelle "lisse" l'épaisseur de la semelle qui se trouve en dehors du talon.

Des tours font ensuite le "verrage" ou "ponçage", des semelles, après quoi on cire la semelle.

Atelier de finissage

Les chaussures passent ensuite à l'atelier de finissage. Là on les cire, des lacets sont mis. Avec des fers à empreintes que l'on applique ou appose la marque de fabrique, le nom du commerçant revendeur etc...

Un coup de fer chaud pour enlever les plis et les chaussures sont prêtes à être livrées aux clients.

Fierté ouvrière

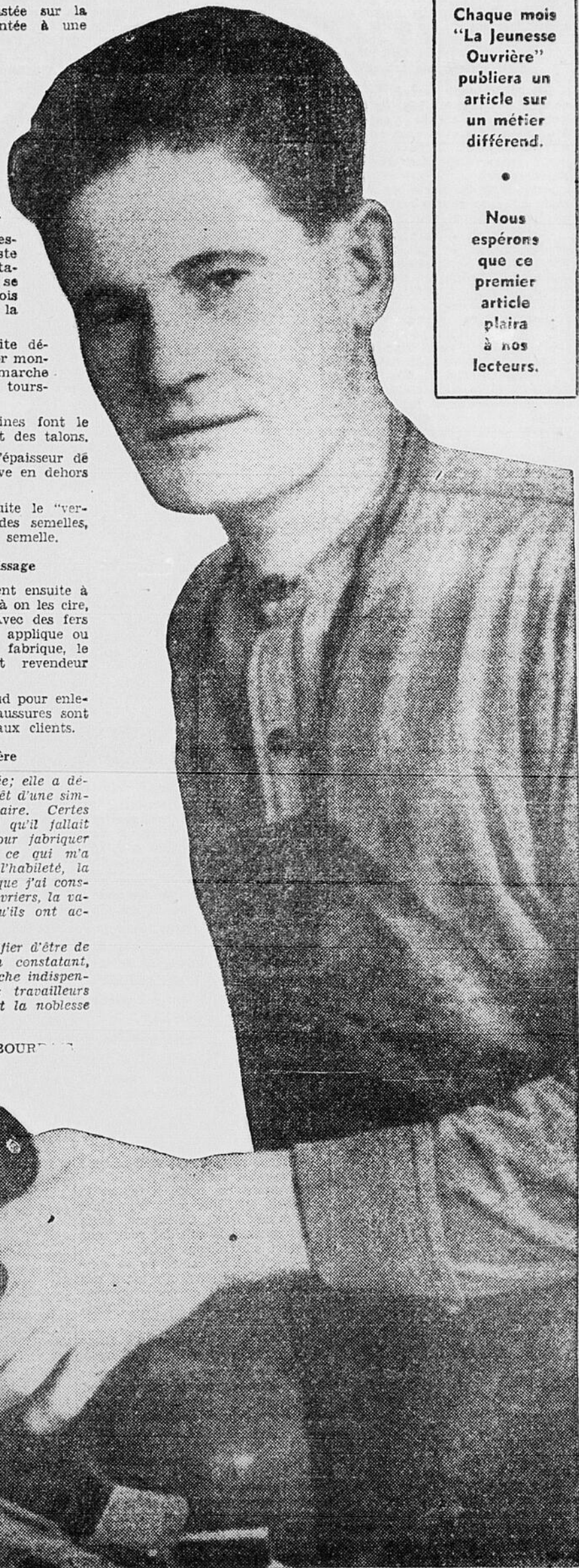
La visite est terminée; elle a dépassé pour moi l'intérêt d'une simple visite documentaire. Certes j'étais loin de penser qu'il fallait autant d'opérations pour fabriquer une chaussure, mais ce qui m'a frappé surtout c'est l'habileté, la sûreté du coup d'oeil que j'ai constatées chez tous les ouvriers, la valeur professionnelle qu'ils ont acquise.

Je suis un peu plus fier d'être de la classe ouvrière en constatant, une fois de plus, la tâche indispensable de chacun des travailleurs ainsi que la beauté et la noblesse de notre labeur.

Henri BOURG

Chaque mois "La Jeunesse Ouvrière" publiera un article sur un métier différent.

Nous espérons que ce premier article plaira à nos lecteurs.



Un souvenir d'usine — J'avais 16 ans

... J'étais à l'école professionnelle. D'accord avec mes parents, j'étais décidé à passer les grandes vacances à l'usine. Un voisin obligeant accepte de me piloter et de me trouver du travail à l'ajustage.

Mon entrée au travail

Le grand jour arrivé, le cœur rempli de joie (j'allais enfin gagner quelque chose) j'enfourche mon vélo et arrive chez le voisin une demi-heure à l'avance tellement j'étais impatient d'entrer à l'atelier.

Arrivés à la porte de l'usine, mon ami me confia au concierge en disant : "C'est pour l'ajustage".

— Des ouvriers défilent sans cesse devant moi, la mallette sous le bras, causant entre eux assez bruyamment et se lançant des plaisanteries. De temps à autre, un d'entre eux, habillé avec un peu plus de recherche, vient prendre une des innombrables clefs pendues à un tableau, auprès de la loge du concierge et me désignant du regard : "Est-ce pour moi ?" Sur une réponse négative, ils passent; ce sont les contremaîtres et les chefs d'équipe. Enfin à la question posée par l'un d'eux, le concierge a répondu oui. Aussitôt, me voilà empoigné par l'épaule par une grosse main et une voix rude m'interpelle : "allons garçon, es-tu prêt, viens avec moi !"

Nous passons le long des bureaux, mon guide (c'était le contremaître d'ajustage) m'en signale un "Tu viendras ici tantôt dire que tu est venu, c'est le bureau du pointeur". Quelques dizaines de mètres plus loin une voie de chemin de fer pénétrant dans un grand bâtiment : c'est l'atelier.

J'y pénètre le cœur serré

Un silence de mort règne dans ces grands halls encombrés de machines, de ferrailles, d'établis, de pièces diverses. On n'entend que les voix des ouvriers qui résonnent et se répercutent sous ces voûtes. Le contremaître m'entraîne avec lui en serpentant au travers des machines, et les établis jusque devant une "cage en verre" perdue, au milieu de grandes coupoles en cuivre rouge, surmontant des espèces de tours vitrées (j'ai su plus tard que c'étaient des "lanternes" de phares côtiers).

Il appelle alors un ouvrier qui se détache d'un groupe occupé à se déshabiller auprès d'armoires en bois. C'était le contremaître. Après quelques mots, celui-ci m'emmène devant une armoire enfoncée en me disant : "Voilà ton armoire, tu devras d'abord la raccommo-der. Puis tu viendras me voir. Des outils,

il y en a à l'outillage, tu iras en chercher tout de suite. Dépêche-toi on va sonner" et il me quitte me laissant très perplexé. Je me proposais de demander des explications complémentaires aux ouvriers occupés à se déshabiller ou assis, fumant leur pipe, quand la sirène retentit.

Je me mets en route de ce côté tout en me renseignant de temps à autre à l'un des ouvriers. Il y avait bien une heure et demie que je trainais, en butte à tous les quolibets des ouvriers que j'interrogeais et qui prenaient un malin plaisir à se moquer du "nouveau", lorsque

applications nécessaires concernant les charnières dont j'avais besoin.

A la "chop"

Revenu à la "chop", je me mets en devoir de réparer mon armoire. Le travail une fois fini, j'avertis le contremaître et lui demande de la besogne. Il me désigne un tas de poignées de bronze à polir et je me mets au travail de toute mon ardeur, toutefois étonné de ce qu'on ne m'ait rien demandé de mes connaissances techniques. Mais j'avais du travail, j'étais à l'établi, comme les autres, j'étais heureux, fier d'être enfin un ouvrier, de gagner de l'argent.

Ce travail qui m'était confié, fut terminé au bout de deux jours. Le contremaître averti, m'envoya alors promener, me disant : "je t'avais donné du travail pour ta semaine, va te promener, mais ne te fais pas prendre ! je n'ai plus rien pour toi".

Et il m'expliqua alors que je ne devais pas travailler trop vite, qu'il ne fallait pas "bouffer" le travail car je ferais du tort aux autres, etc... etc... J'étais abasourdi. Heureusement qu'un ouvrier de la "shop" me prit avec lui en me demandant de l'aider dans son travail. A partir de ce moment plus d'ordres du contre-maitre et j'eus tout le temps des vacances un travail assez intéressant, car mon nouveau guide à qui j'avais raconté que j'étais à l'école professionnelle s'ingéniait à me donner du "travail" en rapport avec mes capacités techniques.

Grâce à cet ouvrier, je n'eus plus aucun tracas au point de vue professionnel durant les deux derniers mois de mon séjour à l'usine.

L'heure du midi

La sirène a sonnée. Vite on va pointer sa carte et on revient s'asseoir autour du poêle sur des tonneaux à carbure, de vieilles caisses ou d'autres récipients. C'est

l'heure du repas, l'heure des "crasses" aussi. C'était le jour de mon entrée à l'usine. Tout déconfit du peu d'accueil reçu le matin, je m'installe à l'écart et déballe mes tartines. Une pluie de pelures d'oranges, de morceaux de pain me tombe sur la tête. Je tente de protester. Ça y est, la rafale est déchaînée : l'averse redouble, les quolibets tombent de plus belle "Poule mouillée" "On va te dégoter" "Ta mère ne sait pas que tu est venu, faudra le lui dire" "Viens ici on va te baptiser". Je sens que ça se gâte et je me tais. Malheureusement, eux, quelques jeunes et le chef d'équipe, ne se taisent pas. En un rien de temps, me voilà empoigné, installé au milieu du cercle, véritable cible de toutes les mauvaises plaisanteries. Un type lance : "On va le baptiser". On me couche par terre, malgré ma résistance et on me lave avec de l'eau mélangée d'huile. Puis on me badigeonne avec du noir de fumée servant aux fondeurs et les voilà contents. Ils s'en vont, me laissant seul, raconter leur exploit à tous les autres types des "chop" qui viennent me railler pendant que je me nettoie. J'avais des larmes pleines les yeux, non pas à cause de cette farce, mais tellement était grand et lourd l'isolement qui pesait sur mes épaules. Toujours cette diée pendant les huit premiers jours : seul, je suis seul, abandonné à moi-même dans cette usine parmi ces 800 ouvriers. Cette seule idée m'a rendu profondément malheureux la première semaine.

C'est alors que j'ai compris ce que l'on m'avait dit à la J.O.C. des débuts dans la vie de travail... j'ai compris, la nécessité de la tutelle jociste. En rentrant chez moi, je suis allé voir un militant de la section jociste et lui ai promis de me donner tout entier à la J.O.C., pour éviter pareille aventure à tous mes camarades de travail.

Un Jociste.



Mus, comme par des ressorts, tous courent à leur établi, s'engouffrent sous les coupoles, grimpent dans les lanternes et je reste seul, tout seul devant mon armoire effondrée.

Je me déshabille et passe alors "mon bleu" tout en me demandant comment j'allais faire. Il me fallut

des outils et deux charnières pour mon armoire. Je m'approche d'un ouvrier et lui demande où se trouve l'outillage : "C'est là-bas, au bout", me dit-il, en m'indiquant assez vaguement une allée.

Je vois un monsieur en chapeau boule s'avancer vers moi : "Qu'est-ce que vous faites, vous ? Voilà une heure que je vous vois promenant".

C'était le directeur. Je faillis pleurer alors, tant mon isolement au milieu de ces 800 ouvriers me semblait lourd.

Je lui explique tant bien que mal que je suis nouveau et que je cherche "l'outillage". Tout en me morigénant très vertement, il me conduit à un guichet. Enfin, j'y étais.

L'outilleur très obligeant, me fournit mes outils et toutes les ex-

—Oui. Cette sensation de brûler la route est exquise par moments. — Pourquoi par moments seulement ?

La jeune fille hésite; sérieuse, elle réplique :

— Le sais-je ?

— Tu te rappelles le vieil adage ? "Connais-toi toi-même".

En disant ces mots, il tourne la tête vers elle. Une moto trépidante file devant eux; Christiane, toute à ses pensées, la suit des yeux sans la voir; elle répond enfin :

— Qui peut se vanter de se connaître parfaitement ? n'y a-t-il pas toujours au fond du cœur un coin que, volontairement ou non, l'homme n'aime pas à remuer ?

— Parce qu'il en a peur ! lance Jean d'une voix soudain changée.

— Parce qu'il en a peur ! se répète-t-elle, étonnée de la répercussion qu'ont en elle ces paroles. Pourquoi alors, près de Jean que je connais depuis presque toujours, suis-je heureuse comme nulle part ailleurs ? Tout à l'heure, grand-mère que j'aime de toutes mes forces était présente, et je ne sentais pas cette ivresse que j'éprouve maintenant que je suis seule avec lui.

Je ne désire plus rien, même le chagrin de Max m'est indifférent. Je voudrais fuir loin, très loin aux

côtés de cet être qui m'a toujours protégée. Pourquoi ?

— A quoi penses-tu ? observe Jean au bout de quelques minutes.

Les mots prononcés doucement la tirent de sa rêverie.

— Est-ce que votre rendez-vous d'affaires sera long ? questionne-t-elle.

— Je ne le pense pas. Dans tous les cas, tu entreras avec moi. Quand ils arrivent, des bambins jouent à la ronde dans la cour de la ferme; les nouveaux venus ne semblent pas les intimider, car ils continuent de tourner sous leurs regards amusés.

Le calme des dimanches envahit la métairie; seul, des pigeons volètent, cherchant les débris de toutes sortes qui, les jours de travail, restent çà et là.

Des rires insouciant venant du jeune groupe, s'égrènent comme des notes tirés d'un instrument de cristal. Christiane, qu'attirent ces éclats joyeux, erre autour des enfants. Finalement, elle leur tend sa bonbonnière.

Les deux hommes reviennent d'un bâtiment neuf qu'ils ont examiné.

— Papa, crie une fillette, la dame m'a donné un bonbon; elle est gentille, tu sais !

— Mme Dartois, sans doute ? demande le métayer à mi-voix.

Jean se rend compte qu'il a manqué aux usages en ne nommant pas sa compagne. Faire entendre qu'elle est sa fille adoptive, c'est impossible; la victorieuse beauté des 23 ans de Christiane l'empêche d'émettre cette idée, et pourtant...

— Ma pupille, répond-il brusquement.

— Mes compliments, réplique son interlocuteur.

Ils avancent en silence; la maîtresse de maison invite ses hôtes à rentrer. Mais l'heure presse; des nuages gris précurseurs du crépuscule, apparaissent à l'horizon qu'ils barrent d'une bande sombre.

— Etes-vous content de votre déplacement, oncle Jean ? interroge Christiane, une fois en voiture.

— Oui. Ces braves gens attendent un quatrième enfant, les revenus doivent augmenter en proportion; ils ont pensé à l'élevage du mouton; mais, toi-même ? est-ce que cette promenade t'a distraite ?

— Si vous saviez comme le spectacle de ces travailleurs m'a fait du bien ! lance-t-elle étourdiment

Elle se mord la lèvre... d'une seule phrase elle a avoué la lassitude que lui donne la vue journalière de l'horrible caractère de Max. Voulant corriger sa bévue, vivement elle poursuit : "et m'a montré aussi combien Dieu a été généreux envers moi à côté de bon nombre d'autres qui doivent lutter durement pour leur pain."

Que peut argumenter Jean, puisqu'elle ignore que ce dont elle profite chaque jour, c'est à lui qu'elle le doit ?

Environ trois quarts d'heure après, ils font halte devant l'habitation de Mme Dormont. Sans doute, la visiteuse et son hôtesse entendent-elles la trompe de l'auto, car aussitôt la porte d'entrée s'ouvre, tandis que des silhouettes se profilent sur les murs du corridor faiblement éclairé.

Christiane et Jean se voient dans l'obligation de descendre saluer leur vieille amie.

Depuis une dizaine d'années, Mme Dormont vit seule dans la demeure où son mari, emporté par une attaque d'apoplexie, exerçait la profession de docteur en médecine. De fréquents voyages à Paris où elle va voir son fils,

(suite à la page 15)



(suite du numero précédent)

— La route est belle et nous invite à la course; si nous accélérions ?

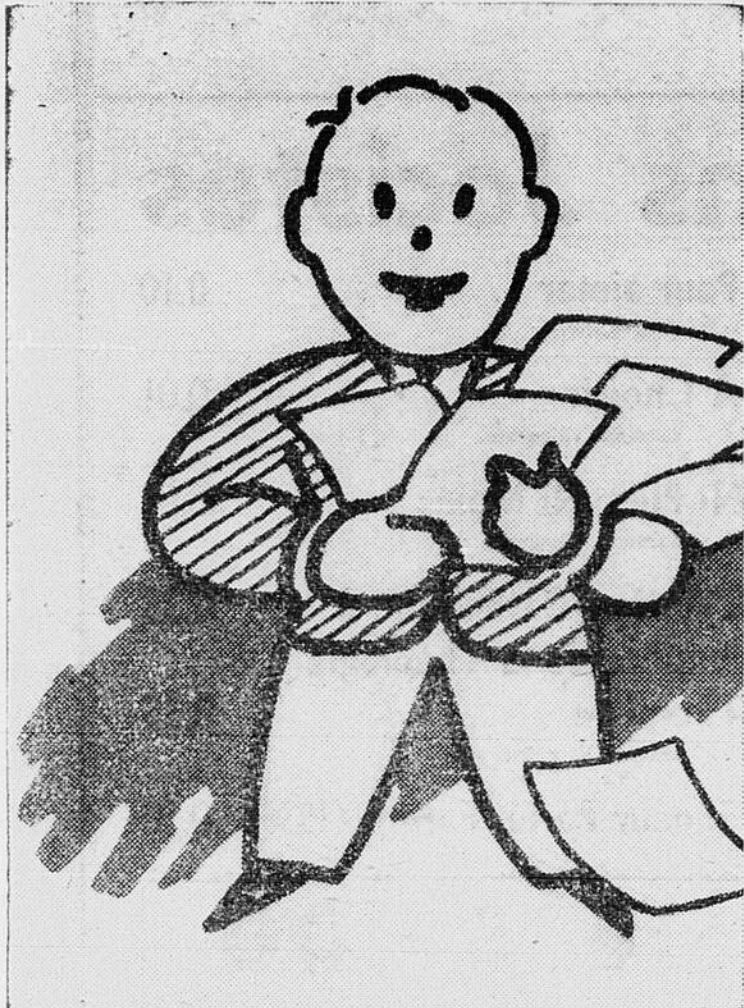
Sans répondre, la figure de Jean s'éclaircit d'un faible sourire.

— Plus vite encore, insiste-t-elle.

— Je n'ai nulle envie de déraper; tu aimes donc tant te griser de vitesse ?

Q.— Qu...
J. O. C.
R.—
prêtre
n'era le
saires
sables
Q.— Co
vain ?
R.—
vain
suivi
la en
que vo
tendu
écrit
album
serait
sure
vous
cès da
interne
veuve
les jour
à Pontc
tour, m
nitif.
Une
ans uni
ce pas
a vu na
M. Dar
derniers
a tous
qu'un r
graver.
A pe
sur le
mont s
— Bo
j'ai de
noncer,
— Ch
reuse;
— Ro
à Noël
jours.
— Ve
répond
convict
— Il
vous p
poursu
maman

Courrier de l'ami Mousse



"Courrier de l'Ami Mousse", 1037, rue Saint-Denis, Montréal, Qué.

Q.—Quelle est la manière à prendre pour faire partie de la J. O. C. F. — UNE QUI DESIRE.

R.—On doit s'adresser à un prêtre de la paroisse qui donnera les renseignements nécessaires pour trouver les responsables de la section.

* * *

Q.—Comment devient-on écrivain ? — FROUFROU.

R.—Ne devient pas écrivain qui veut. Il faut avoir suivi un cours assez long, et là encore, il n'est pas prouvé que vous le deviendriez — attendu qu'on ne fait pas des écrivains comme on fait des allumettes. Votre professeur serait sûrement plus en mesure que moi de vous dire si vous avez des chances de succès dans cette branche.

Q.—On me dit que la J. O. C. a endossé une campagne en faveur de la Tempérance, est-ce vrai ? — JOSEPH.

R.—Oui. Considérant les dégâts innombrables et sans cesse grandissants causés par les abus des liqueurs alcooliques, la J. O. C. a fait sienne l'engagement de nos SS. les Evêques, et en a publié une édition populaire dénonçant ces abus, et en en faisant connaître les conséquences néfastes.

* * *

Q.—La J. O. C. a-t-elle un service d'épargne actuellement en marche. — JE VEUX.

R.—La J. O. C. vient justement d'instituer un service d'épargne en vue de son grand congrès qui se tiendra à Montréal en juillet prochain.

LE FOND DE CULOTTE

—Mademoiselle, voulez-vous me montrer à mettre un fond de culotte ?...

Je me retourne brusquement et je dois avoir un air extraordinaire, car la grande fillette qui a dit cela rougit, se trouble et balbutie comme une excuse:

—"Vous avez dit le premier jour du Foyer qu'on pourrait apporter tous les raccommodages qu'on voudrait, et comme chez nous c'est les frères qui usent le plus..."

Paulette — dix-sept ans — l'air dégingandé d'une "Poulbot" qui aurait grandi, grandi... avec ses cheveux coupés court, très raides et très noirs, son teint bistré, son nez qui menace le ciel et ses yeux qui ont toujours l'air d'interroger — se tient devant moi presque confuse, ce qui n'est guère dans sa manière. De toutes ses compagnes, elle est la plus pauvre, mais la plus sensible, et, sans doute, la plus intelligente.

Quand j'ai ouvert le "Foyer" elle est venue une des premières et, tout de suite, elle a été une "entraîneuse". En ce moment, je devine tout ce qui s'agite dans sa tête. Toutes ses compagnes, attirées par notre promesse de leur montrer à faire robes et chapeaux, n'ont apporté, jusqu'à présent, que des choses sans prix mais neuves, et c'est la première fois que l'une d'elles a le courage d'apporter du raccommodage.

Que Paulette ait osé montrer ce débris informe qui fut une culotte, c'est une preuve de confiance, et qui me touche jusqu'au fond de l'âme; car ces petites sont fières et pas une ne convient facilement de son dénuement. Seulement, Paulette ne sait pas encore que son geste a été compris; elle doute et elle souffre; elle pense que je vais lui offrir une culotte neuve et je la sens qui se hérissé, rien qu'à cette pensée.

—Mais oui, Paulette, nous allons chercher dans le placard aux morceaux, quelque chose qui puisse aller et nous allons raccommoder cela.

Pendant que je fouille dans la pile de recoupes qu'une de mes amies, fille d'un tailleur, a bien voulu m'envoyer, ma grande Pau-

lette, joyeuse, détendue, bavarde, bavarde, et je me souviens, en l'entendant, du silence persistant de ces jeunes filles aux premiers jours de notre oeuvre. Comme je m'en étonnais, l'une d'elles m'avait dit:

—On perd l'habitude de causer, Mademoiselle, vous comprenez, à l'atelier, on a vingt sous d'amende chaque fois qu'on est prise.

Et ma grande Paulette, si sensée, si raisonnable, avait ajouté:

—C'est qu'on est deux cents, alors si on nous laissait parler, on s'entendrait pas. Et puis il y a bien assez de moteurs pour faire du bruit.

J'avais senti une pitié monter en moi, pour ces pauvres gosses enfermées toute une journée au bruit des machines, accomplissant des heures durant, le même monotone travail, sans échanger une idée, et j'avais conclu:

—Ici, mes petites, vous n'êtes pas à l'atelier, vous êtes libres de parler, de vous détendre. Et même, j'aurais de la peine à vous sentir contraintes. Plus vous serez joyeuses, plus je serai contente...

Pendant que nous travaillons, je questionne:

—Alors, Paulette, ça va toujours à l'atelier ?...

—J'ai fait 125 francs cette semaine. Seulement, faut en mettre un coup, et c'est 34-36 douzaines de caleçons qui passent entre mes mains tous les jours à monter le fond, et faut faire attention; pas mettre une jambe 46 avec une jambe 42, bien sûr. Alors faut chercher, parce qu'on me donne tout le paquet de la même couleur ensemble. Dame! y a pas beaucoup de temps à perdre. D'abord, on est content de gagner de l'argent et puis quand on arrive pas à ses 100 francs par semaine, on nous garde pas. Et comme c'est une bonne boîte et que la Direction est sérieuse, on aime autant y rester...

Puis, changeant brusquement de sujet:

—Vous savez, la culotte, maman voulait pas que je l'apporte. Elle disait comme ça, que vous alliez vous fiche de moi. C'est moi

qui ai voulu, parce que je sais bien que vous comprenez bien qu'on n'est pas riche et qu'on peut pas toujours faire du neuf. Seulement, j'ai eu le trac, j'ai eu peur que vous me disiez devant les autres que c'était une guenille bonne à mettre aux chiffons. Elles sont pas plus riches que moi, seulement, elles auraient ri de moi quand même. Et dame! vous ne m'auriez pas revue.

M. R. MONATTIE.

Il suffit d'y penser!...

Dans une petite usine les employés se plaignent en hiver, du chauffage du bureau. Un énorme poêle, placé à un bout de la salle distribue une chaleur torride à deux employés, tandis que les dactylos placées à l'autre bout se plaignent toute la journée du froid.

Un de nos camarades entra dans ce bureau, après deux jours de travail, il entendit les plaintes de ses nouveaux collègues. Comme notre ami était un assidu des cercles d'études dans sa section, il eut tôt fait de réfléchir à cette situation et de trouver le remède, bien simple d'ailleurs. Déplacer le poêle. Il s'en ouvrit à ses collègues:

Si on le demandait au patron ?

—Oh! vous savez le patron...

Notre camarade vit le patron et lui explique bien clairement sa démarche.

Il obtint satisfaction et on déplaça le poêle!

Quoi, tant d'histoires pour un poêle déplacé, direz-vous. Dame! considérez le résultat obtenu...

Il est comme ça des situations bien ennuyeuses, qu'une simple démarche permet de supprimer. Si tous les socialistes s'y mettaient!

(suite de la page 14)

interne à Beaujon, et sa fille, jeune veuve de 30 ans, lui font oublier les jours monotones qu'elle coule à Pontorson en attendant leur retour, maintenant proche et définitif.

Une amitié de plus de quarante ans unit les deux familles; n'est-ce pas M. Dormont, en effet, qui a vu naître Jean et Max, a assisté M. Dartois et sa bru dans leurs derniers jours, de même qu'il les a tous suivis scrupuleusement dès qu'un malaise menaçait de s'aggraver.

A peine Christiane a-t-elle sauté sur le trottoir que Mme Dormont s'avance.

—Bonjour, ma petite Christiane, j'ai de bonnes nouvelles à t'annoncer, dit-elle en l'embrassant.

—Chère Madame, j'en suis heureuse; qu'est-ce donc ?

—Roland et Marianne seront ici à Noël, et cette fois pour toujours.

—Vous m'en voyez enchantée, répond la jeune fille sans grande conviction.

—Ils auront le plaisir d'aller vous présenter leurs hommages, poursuit Mme Dormont parlant à maman-Jean.

—J'en serai ravie, assure cette dernière.

Le moteur est sous pression, il faut se quitter.

La nuit est complètement venue, les phares éclairent la route vide de tout trafic et qui semble uniformément blanche. En passant devant l'hôpital d'aliénés, ils entendent hurler, et ces cris, à cette heure, paraissent sinistres et de mauvais augure.

C'est Jean qui, le premier, amorce la conversation; tourné vers sa mère, il questionne:

—Ainsi, Roland revient ?

—Oui, et Marianne aussi, du reste; si elle a habité Paris après son veuvage, c'est à cause de son frère qu'elle hébergeait.

—Toujours aussi belle ? demande Christiane.

—Dis plutôt aussi coquette, corrige Jean, car sa beauté est quelconque. C'est une vraie Parisienne, possédant jusqu'au bout des ongles l'art de s'habiller.

C'est une charmeuse surtout, remarque maman-Jean mais qui nous dira ce que cache son luxe exagéré ? Autrefois, elle n'était point ainsi.

—Autrefois..., c'est-à-dire avant son mariage, spécifie Jean.

—Oui, reprend Mme Dartois, cette fièvre de plaisir qui l'a pos-

sedée soudain, et cette inactivité... Pourtant, j'ai souvenance d'une Marianne enfant au coeur exquis.

—Trop fragile, peut-être !

C'est Jean qui a parlé ainsi. Sa mère l'examine d'un oeil rêveur.

—Elle me déroute un peu, explique Christiane, je ne sais quand la prendre au sérieux.

—Tu vas être à même de l'étudier, tu la verras souvent, ainsi que... son frère, dit Jean en hésitant un peu.

Poursuivant sa pensée, maman-Jean n'a pas pris garde aux derniers mots de son fils. Répondant à ses préoccupations intimes, à mi-voix elle ajoute:

—La Chaumière l'a toujours attirée !...

Jean est sans doute esclave de son rôle de conducteur, car il s'est tu; Mme Dartois a suivi son exemple: la voiture roule sans bruit.

Un soupir que Jean perçoit soulève la poitrine de Christiane. Alors, une leur affolée traverse ses yeux, tandis que, penché, en avant, il scrute le chemin.

Et au fond de son coeur il étouffe une longue plainte. Très bas, pour lui seul, il murmure: mon bonheur !...

—Adieu ma jeunesse, adieu...

Jean, qui d'habitude dort paisiblement, a, cette nuit-là, un cauchemar affreux:

Il est seul avec Christiane dans la Mathis qui file, file à une allure vertigineuse; sans savoir pour quelle raison, ils avancent sur la grève pendant que la mer monte avec un bruit de houle.

—Oncle Jean, arrêtez! jette Christiane épouvantée.

Il veut serrer les freins, mais ses efforts sont vains, et ils s'engouffrent dans l'eau écumeuse. Soudain, au faite des vagues, ils aperçoivent Roland qui, pareil au prétre entendu le matin même à la messe pendant le prône, profère sur un ton doctoral:

—On recommande aux prières le prochain mariage de Christiane Michel et de Roland Dormont...

Jean fait un bond sur son lit, et cette secousse, en le tirant de son sommeil, lui rend le sens des réalités. Il ouvre les yeux.

—J'ai rêvé, se dit-il rassuré; tant mieux... Christiane est sauvée!

CHAPITRE VI

La renarde

—A votre santé! lance le facteur de sa voix de stentor, en le-

vant son verre plein jusqu'au bord d'un beau cidre doux.

—A la vôtre! répondent en chœur Toïnon et Nana.

Du revers de sa main il essuie ses lèvres et relève dans un geste familier ses longues moustaches rousses qui pendent à la gauloise. Reprenant son bâton, il quitte la salle campagnarde qui l'a abrité quelques minutes, et se dirige d'un pas sonore vers la grand'route.

Un petit carré mauve se détache ainsi que deux ou trois imprimés sur le coin de la table. Nana, avec la liberté des domestiques au courant des secrets de leurs maîtres, abaisse ses lunettes posées sur le front, et lit l'adresse écrite en lettres longues très modernes.

—C'est de la Renarde! dit-elle à mi-voix.

En hochant la tête, elle appuie sur le timbre électrique qui correspond avec la chambre de Christiane. Presque aussitôt la jeune fille entre.

—Il y a quelque chose pour toi, explique Nana; c'est de la Renarde.

(à suivre)

●
Dernière
Offre!

Ce qu'il faut lire!

Aux Editions Jocistes

Téléphone
BÉLAIR
2559

▲
Adressez :
Les Editions Jocistes
1037 rue St-Denis
Montréal

1 Album du Congrès J.O.C.	0.25	8 Pour aimer	0.10
2 En Eau Profonde J.O.C.	0.15	<small>Jean Violet,</small>	
3 L'Action Catholique Spécialisée	0.80	9 A Choisir	0.01
<small>Pierre Bayaert,</small>		<small>Cardinal Villeneuve,</small>	
4 Manuel d'Action Catholique	1.00	10 Ni Plus, Ni Moins	0.01
<small>Civardl.,</small>		<small>Cardinal Villeneuve,</small>	
5 Un Moteur et des Ailes	0.50	11 L'Action Catholique à la lumière de la Théologie Thomiste	0.35
<small>Emile Benoist,</small>		<small>Vincent N. Pollet, o.p.</small>	0.35
6 Des Réformes, en voici ...	0.10	12 Choeur Parlé, Forum (1936)	0.10
7 Un Problème et une Solution	0.35		
<small>R. Père Henri Roy, o.m.l.</small>			

La série complète \$3.00

S. S. PIE XI

Encyclique sur
le mariage chrétien

Co-opération!



15c

Les éditions jocistes • Montréal • Paris • Bruxelles • Genève

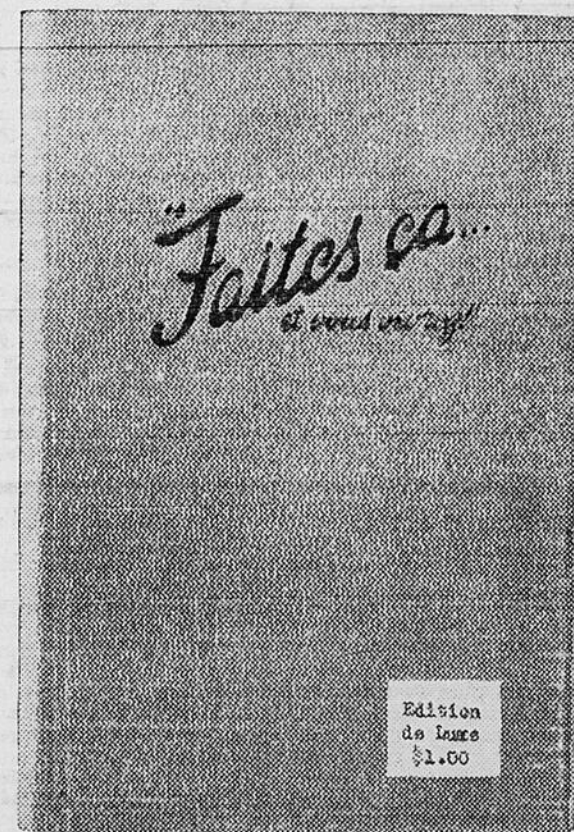
SPÉCIAL

Série complète
journaux
reliés
1932 à 1937
\$5.00

Un livre qui durera toute
la vie !!!

Un emballage spécial
pour les Fêtes

Seront envoyés aux adresses
indiqués par vos clients



Votre commande

Indiquez la quantité

1-[] 7-[]
2-[] 8-[]
3-[] 9-[]
4-[] 10-[]
5-[] 11-[]
6-[] 12-[]

"Faites-ça . . ." reliure de luxe []
Journaux reliés [] Coopération []

Nom

Adresse

Ville